

# LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES



La plaine des Segnia (route d'Aïn-Beïda). — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

## TÉBESSA ET SES MONUMENTS

(ALGÉRIE);

PAR M. ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Quand on voyage en Algérie, si on s'écarte un peu des routes frayées, on est très étonné de ne rencontrer que des fonctionnaires civils et militaires ou des étrangers. Les Français ne connaissent pas l'Algérie : ils s'imaginent qu'après avoir visité Alger, Constantine, Oran, fait une excursion à Biskra en jetant sur les ruines de Lambèse un coup d'œil plus ou moins dédaigneux, ils peuvent rentrer en France et discuter *ex professo* sur les besoins de notre grande colonie, sur son avenir, ses richesses, les mœurs des indigènes, la façon dont on doit les gouverner et mille autres choses encore. L'excursion a duré un mois : on a vu quelques burnous rouges, des chameaux, des femmes arabes, une ruine saccagée par les colons, la forêt de cèdres de Batna, des palmiers, l'entrée du désert et deux oasis perfectionnées dans lesquelles nos voyageurs ont trouvé tout le confortable nécessaire ! En voilà assez pour tout juger et s'imaginer connaître un pays dont on n'a vu que l'épiderme. Parlez à ces élégants touristes qui déjeunent bruyamment à l'hôtel

d'Orient à Constantine d'aller visiter quelques belles ruines au sud de la province. Si vous ne leur promettez pas une excellente voiture, une route passable, bon souper, bon gîte et le reste, ils vous laisseront partir seul, et.... vous n'aurez pas à le regretter.

L'un des points les plus curieux et les plus intéressants de la province de Constantine est la petite ville de Tébessa, située au sud-est de notre territoire, près de la frontière tunisienne. C'est là que je voudrais conduire mes lecteurs et leur faire admirer les monuments romains que les temps et les hommes ont épargnés. Hâtons-nous ; quelques-uns sont déjà bien malades, et, depuis l'occupation française, ils ont eu plus à souffrir de la main des hommes que pendant les douze siècles de la domination arabe.

On quitte Constantine de bonne heure, vers quatre heures du matin. C'est la diligence d'Aïn-Beïda (la fontaine blanche) qu'il faut prendre tout d'abord. Elle vous emporte rapidement ; elle est attelée de sept petits chevaux arabes, à l'allure vive et cécidée.

Si le temps est beau, c'est un vrai plaisir de partir à cette heure matinale. Quand on a contourné la montagne sur laquelle est bâti le quartier de cavalerie (le Mansourah), le rocher de Constantine disparaît promptement aux yeux des voyageurs; on suit la rive du Bou-Merzoug jusqu'au Kroub. Tout respire la civilisation et la vie; de petites maisons bordent la rivière et se cachent coquettement sous l'ombrage des saules ou des eucalyptus; des jardins fertiles les entourent. A droite, sur l'autre rive, ce bâtiment qui domine toute la vallée, c'est le grand séminaire. La route se peuple, et les longues files de chameaux qui portent à Constantine les produits du Sud entravent de temps à autre la marche de la diligence. Le Kroub est un village très vivant, animé surtout par le passage des voitures publiques; il s'y tient un important marché de bestiaux.

Du Kroub aux Oulad-Rahmoun on traverse une plaine de grande culture. En arrivant à ce dernier village il faut quitter la route de Batna pour tourner brusquement à gauche; l'aspect du pays change; les arbres disparaissent, et, on fait d'habitations européennes, on ne rencontre plus jusqu'à Aïn-Beida que les caravansérails établis le long du chemin par le gouvernement.

Après le premier relais on passe près du Bordjben-Zekri bâti au milieu des ruines de l'ancienne ville de Sigus, *respublica Sigitanorum*, qui s'étendent dans la plaine des Segnia. Cette cité a été rendue célèbre par le séjour que les rois numides y ont fait à différentes époques. Les inscriptions romaines qu'on y a recueillies remontent au règne d'Hadrien.

Voici Aïn-Fakroun, caravansérail où l'on s'arrête pour déjeuner. Il n'y a pas à hésiter: il faut prendre ce qu'on trouve, bien heureux de trouver quelque chose. On est naturellement écorché et mal traité. C'est là que d'ordinaire on fait connaissance avec ses compagnons de route.

A mon dernier voyage le coup de la voiture avait été retenu par un général du génie en tournée d'inspection accompagné de deux officiers de la même arme. Naturellement je pestais contre lui, puisque nous avions été réduits, Georges Moynet et moi, à nous empiler dans l'intérieur avec des Arabes malpropres, mais nous comptions bien nous dédommager à table et nous reposer un instant en jouissant de la compagnie des officiers. Le vieux brave n'avait rien d'aimable. Soit ennui, soit sentiment de sa dignité, pendant le repas il n'ouvrit la bouche que pour manger ou pour maugréer. Ses aides de camp imitèrent prudemment leur supérieur hiérarchique et nous dûmes attendre une meilleure occasion pour nous rapprocher de lui.

Moul-Abeïr et Oum-el-Bouaghi sont les deux autres points auxquels on touche avant d'arriver à Aïn-Beida. Ces deux localités sont devenues, dans le langage des soldats et des colons, *Moule à beurre* et *Bourbaki*. Avis aux philologues de l'avenir!

Devant la porte du caravansérail d'Oum-el-Bouaghi un Arabe était étendu sur le dos tandis que l'un de ses coreligionnaires lui piétinait le ventre de son mieux. C'est, paraît-il, un remède souverain pour chasser la fièvre. Je ne le crois pas encore approuvé par l'Académie de médecine. Un autre moyen non moins efficace consiste à brûler sous le nez du fiévreux un morceau de couenne de porc munie de ses poils. On peut choisir entre ces deux spécifiques.

Au même endroit un indigène tout radieux portait dans ses bras une petite fille de trois ans, pleine de santé et plus propre que ne le sont d'ordinaire ces malheureux enfants. Elle avait les oreilles garnies d'anneaux d'argent; un collier, composé de coquillages, de coraux et de vieux sous, lui donnait tout à fait bon air. Comme je demandais au père la cause de sa joie et des démonstrations de tendresse qu'il prodiguait à l'enfant: « C'est, me dit-il, que je viens de la vendre à mon voisin pour son petit garçon qui a le même âge. Ils se marieront ensemble; j'ai touché l'argent. » Voilà au moins une union qui ne se fera pas contre le gré des parents.

Au pied du Djebel-Sidi-Rouis la route devient de plus en plus mauvaise; on n'avance que lentement au milieu des fondrières. Ça et là quelques oliviers rabougris dressent leurs têtes chauves dans ces champs désolés et restent debout comme les derniers témoins de l'ancienne fertilité du sol. Sur la droite s'étendent de grands lacs salés dont le plus important est le Guerah-el-Tharf. Dans certaines saisons les bandes d'oiseaux qui s'abattent sur leurs bords sont innombrables. Les points noirs qui émaillent la plaine sont les tentes des fractions de la grande tribu des Haracta. Les troupeaux viennent boire aux fontaines qui bordent la route; les femmes descendent de la montagne voisine, chargées de lourds fardeaux, et des enfants à peine vêtus regardent passer la voiture, courent derrière, et s'accrochent à la portière comme de vrais gamins de Paris.

Mais le chemin devient meilleur; les chevaux prennent une allure plus rapide, le postillon fait entendre les coups de fouet traditionnels; il est six heures du soir; nous arrivons à Aïn-Beida. Vingt-neuf lieues nous séparent de Constantine.

Il ne reste debout aucun monument antique à Aïn-Beida: les nombreux fragments encastrés dans les murs des maisons, ou réunis dans le jardin public devant la demeure du commandant supérieur, sont là cependant pour attester l'existence d'un poste romain assez important. De beaux chapiteaux de basilique décorent l'entrée de l'auberge. Les rues sont droites, tirées au cordeau et bordées de petites maisons basses, blanchies à la chaux. Le gros de la population se compose d'indigènes ou d'israélites.

Il y a dans la ville plusieurs de ces petits bazars tenus par des Mzabites dans lesquels les Arabes viennent chercher tout ce que la civilisation la plus raffinée peut leur offrir de mauvaises confections à bon



La diligence rencontre une caravane venant du sud. — Dessin de H. Charles, d'après un croquis de G. Meynet.

marché : la cotonnade anglaise y occupe une large place. Dieu me garde de médire de ces petites boutiques ! J'y ai trouvé souvent des ressources inattendues. On ne s'imagine pas ce que contient le bazar d'un Mzabite ! A la différence de leurs confrères d'Europe ils n'attirent pas le client par leurs cris inarticulés. Ils restent gravement assis tout le jour derrière leur petit comptoir sur lequel est cloué un vieux fer à cheval. J'ai demandé à plusieurs le pourquoi de cet usage ; les uns m'ont répondu que c'était pour chasser les mauvais esprits ; d'autres mettent ce fer sans but, se conformant à une habitude reçue. Souvent au-dessus de l'entrée de la boutique est peinte, en bleu ou en rouge, une main ouverte, signe de bon accueil, symbole des intentions honnêtes ; car, disent-ils, celui qui a la main ouverte ne cache rien pour blesser, ni pour tromper son frère.

Les cafés arabes ne manquent pas : les indigènes en voyage y passent la nuit étendus sur une natte et enveloppés dans leur burnous. Le soir on y fait d'ordinaire une musique infernale ; concert populaire à bon marché où l'on joue le même air des heures entières, sans variations. Ceux qui ont des nerfs feront bien de ne pas s'y arrêter trop longtemps.

Il faut se coucher de bonne heure pour se relever vers trois heures du matin et partir cette fois pour Tébessa. Ce n'est plus dans une diligence que la seconde partie du voyage va s'effectuer, mais dans une espèce de chariot à quatre roues ou plutôt dans un vieux fourgon attelé de quatre chevaux de front. Deux planches y servent de banquettes quand les bagages ne s'opposent pas à leur introduction ; une toile trop courte et trouée comme une vieille écumoire garantit à la fois du soleil et de la pluie. C'est là le véhicule qui trois fois par semaine va porter aux habitants de Tébessa les nouvelles de l'Europe et reçoit les rares voyageurs qui se rendent dans cette localité. Je ne parle que de la belle saison. Si le temps est mauvais, le courrier prend une voiture plus légère dans laquelle il ne peut avoir avec lui qu'une seule personne, et souvent, par suite du piteux état des chemins, il est obligé de dételé la voiture en route. On place alors les dépêches sur un cheval, le conducteur monte en croupe pour garder son précieux dépôt ; si le voyageur ne veut pas coucher à la belle étoile, il n'a qu'à imiter l'automédon et à enfourcher l'autre cheval jusqu'au terme de sa course.

On part ; nous nous retrouvons dans le fourgon avec le vieux général et ses deux officiers. Il paraît qu'ils vont aussi à Tébessa, mais pour affaires de service. A leur place je me serais fait donner des chevaux de selle par le commandant d'Ain-Beida : le voyage eût été plus rapide et plus agréable. Toujours même silence de leur part. Moynet et moi nous occupons la banquette du fond. Le conducteur est un de ces jeunes Arabes qui appartiennent à la grande tribu des Ouled-Plassa (les fils de la place) ; autrement dit, c'est un de ces petits vagabonds sans père, ni

mère, qui ont grandi au coin des bornes sur les places publiques de nos villages algériens. Il conduit très gaillardement son équipage et paraît convaincu de sa haute importance.

La première partie de la route est jolie. Après avoir dépassé le village d'Ouilmen, de création récente, où de malheureux colons périrent décimés par les fièvres, on entre dans la forêt du Tafrent plantée de pins et de petits arbres touffus ; elle s'étend presque jusqu'à la Meskiana. Il est rare qu'en traversant ces parages on n'ait pas l'occasion de tirer un lièvre ou des perdreaux d'autant plus facilement que la voiture ne les effraye pas.

Dans une des éclaircies de la forêt le génie militaire a récemment construit le bordj d'Ain-el-Ouach, qui n'a jamais pu être habité à cause du manque d'eau. On admire en passant cette belle construction où tout est fermé comme dans le château de la Belle au bois dormant et qui, à moins de devenir l'enfer d'un nouveau Tantale, est destinée à ne jamais entendre de voix humaines.

La Meskiana est située sur la rivière du même nom. C'est une annexe de la commune d'Ain-Beida placée à vingt-cinq kilomètres de son chef-lieu. On y voit un moulin français : de belles prairies bordées de peupliers s'étendent le long de la rivière ; la route de Tébessa une fois faite, ce village prendrait une importance considérable. On s'y arrête quelques instants avant de s'engager dans le long défilé d'Halloufa.

La pluie tombe avec violence ; à mesure que nous montons, au lieu de diminuer d'intensité le brouillard devient de plus en plus épais : nous traversons un véritable nuage qui nous empêche d'admirer la vallée ouverte à nos pieds. Les chevaux harassés n'avancent plus malgré les excitations du conducteur et la mauvaise humeur du général qui s'est décidé à parler. Nous arrivons cependant au caravansérail d'Halloufa vers onze heures. Il est temps de se sécher et de se mettre à l'abri. Une grosse Provençale, mère de huit enfants, tout en allaitant son dernier-né, nous sert un déjeuner aussi peu confortable que possible : nous lui faisons autant d'honneur que s'il avait été préparé chez Bignon. La glace est rompue ; nous sommes les meilleurs amis du vieux guerrier auquel de nouveaux déboires vont nous attacher bien plus étroitement encore.

Plus de quarante kilomètres séparent Halloufa de Tébessa. Il faut les faire au milieu d'une plaine détrempée par les pluies et qui, en certains endroits, est devenue un vaste marais. Aussi le général cherche-t-il la route avec anxiété. Il s'étonne d'autant plus de ne point la trouver qu'elle a été tracée par ses ordres et qu'un des officiers qui l'accompagnaient avait été chargé de la réparer l'année précédente. Celui-ci promet toujours que le chemin va devenir excellent, mais c'est en vain qu'il voudrait montrer son œuvre ; il n'en reste aucune trace ; nous sommes dans la boue jusqu'au cou ! Il faut descendre pour pousser à la roue ; le général fait comme nous. Les chevaux ne

paraissent pas comprendre qu'ils portent César et sa fortune, et, sans les képis galonnés d'or de nos compagnons qui lui inspirent un certain respect, il y a longtemps que le conducteur nous aurait plantés là et serait parti avec ses dépêches. Nous poussons de notre mieux, montant et descendant suivant les besoins du service. L'officier qui tient à sa route la promet toujours : comme la sœur Anne nous ne voyons rien venir, et le général en conclut qu'il est temps de céder le chemin à l'administration civile des Ponts et Chaussées. L'ingénieur qui le trouvera méritera un prix de clairvoyance ! Je comprends maintenant pourquoi on accuse toujours les Ponts et Chaussées de ne pas vouloir adopter les tracés du génie !

A l'Oued-Hamadja autre histoire : la rivière, qui d'ordinaire est à sec, est tellement grossie par la pluie qu'il est impossible de passer. Nous restons là trois

mortelles heures à regarder couler l'eau : la rivière baisse, mais pas assez vite à notre gré. Pour occuper ses loisirs le général calcule la vitesse de décroissance des eaux. A l'aide d'un petit bâton muni d'un indice en papier qui marque le niveau de l'eau à l'heure où le repère a été posé, il sait que le torrent a baissé de tant de centimètres en vingt minutes. Conclusion : nous passerons avant la nuit. Les deux officiers admirent l'ingéniosité de leur supérieur, et celui qui nous promet toujours sa belle route, comme Dieu promettait aux Hébreux la terre de Chanaan, continue ses prédictions en ajoutant que dans un instant nous allons voir apparaître à la surface de l'eau un petit *cassi* fait par lui et sur lequel notre fourgon glissera comme une lettre à la poste. Le conducteur qui connaît le passage ne partage pas ces douces illusions. Des Arabes, arrêtés comme nous,



Halte du courrier de Tébessa au passage de l'Oued-Hamadja. — Dessin de H. Charles, d'après un croquis de G. Moynet.

installent déjà leurs tentes pour passer la nuit et regardent avec pitié nos airs consternés, s'étonnant que nous ne les imitions pas pour attendre l'aube prochaine. Moynet tire ses crayons et dessine ce petit tableau pendant que je vais voir la fontaine Waldeman située à quelques pas de notre halte.

Enfin à six heures du soir nous tentons le passage ; le conducteur lance ses chevaux dans l'eau avec une habileté extraordinaire, et, au moment où nous pensions rouler au fond de la rivière, le fourgon sur notre tête, nous nous trouvons, sains et saufs, sur l'autre rive.

Tébessa est devant nous à l'extrémité de l'horizon. Les derniers rayons du soleil qui se cache derrière le Djebel-Osmor éclairent un instant ses vieilles murailles, mais bientôt la nuit nous dérobe sa vue et nous n'avons plus autour de nous que de grandes ombres formées par les montagnes qui bordent cette plaine immense.

A gauche, au premier plan, et déjà presque derrière nous, le Djebel bel-Khelif, surnommé par nos troupiers *le chapeau du gendarme*, laisse voir sa grande silhouette sombre ; au second plan, les montagnes du Dyr. A droite, le Doukkan, dans les flancs duquel se cache le pittoresque village d'Okkous avec ses grottes merveilleuses et ses jardins fertiles : le miel qu'on y récolte est célèbre dans toute la province. Plus près de nous, le Hammam d'Okkous conserve encore ses piscines romaines.

La nuit est noire, nous sommes à Ain-Chabrou, en plein marais ; il faut mettre pied à terre et marcher de notre mieux au milieu des touffes de ktaf qui nous déchirent les jambes. Nos souliers sont devenus de vraies éponges qui conservent l'eau admirablement ; nous tombons comme des capucins de carte ; il n'y a plus de général : c'est un simple mortel qui s'étale avec nous sur ce sol glissant et inégal.

Où donc est Tébessa? les heures s'écoulent et nous n'arrivons pas. Voilà le milieu de la nuit; impossible de marcher plus longtemps : nous remontons dans la charrette en détresse, décidés à y attendre le jour, quand le Messie nous apparaît sous les traits d'un joyeux spahi suivi bientôt de quatre mulets et de deux soldats du train. Le commandant supérieur de Tébessa, inquiet du retard du courrier, les a envoyés à notre recherche. C'est le général qui nous vaut cette délicate attention, et, grâce à lui, nous faisons notre entrée dans la ville à une heure du matin, après vingt-deux heures de route et mourant de faim. Inutile de dire que nous y sommes reçus à bras ouverts et comblés de prévenances, comme dans tous les endroits où l'on est accueilli par des officiers français.

Tébessa est située dans un des sites les plus beaux que l'on puisse rencontrer. Bâti sur le versant nord du Djebel-Osmor, dont les cimes couronnées de pins verts la séparent de la frontière tunisienne, abondamment pourvue d'eaux vives qui font la richesse de ses jardins, la ville voit se dérouler à ses pieds, du côté du territoire français, une immense étendue de terrain limité à perte de vue par de hautes montagnes. Cette plaine est maintenant en grande partie inculte; mais les ruines dont elle est semée attestent qu'à l'époque romaine les conquérants en avaient apprécié la valeur et que sa fertilité y attirait de nombreux habitants. Les petits postes romains disséminés entre Tébessa, Morsot et Okkous, comme points principaux, n'ont jamais été sérieusement visités : les inscriptions qu'on y a relevées à la surface du sol permettent de penser qu'un explorateur attentif y serait largement récompensé de ses peines.

Theveste (c'est le nom ancien de la ville) était, à l'époque impériale, un des points les plus importants de l'Afrique. La route qui conduisait de Carthage à Lambèse y passait, reliant ainsi le chef-lieu du gouvernement proconsulaire au siège du gouvernement militaire, la métropole de l'Afrique au camp de la troisième légion. D'autres voies mettaient Theveste en communication avec tous les centres de l'intérieur et du littoral, avec Cirta, la capitale de la Numidie, avec Thysdrus (aujourd'hui El-Djem) où le vieux Gordien fut proclamé empereur. Un magnifique amphithéâtre encore debout atteste l'ancienne splendeur de cette dernière cité. Les produits du sud, tout ce qui venait de Gabès, des oasis du Djerid et du Nezaoua, étaient portés à Theveste par la route de Gafsa.

J'insiste surtout sur la première de ces routes parce qu'elle avait une importance exceptionnelle.

On sait que Caligula, inquiet de la puissance du proconsul, lui enleva le commandement de l'armée d'Afrique pour le donner à un de ses légats. Ce dernier relevait directement de l'empereur en ce qui concernait les troupes et restait toujours sous les ordres du proconsul pour tout ce qui touchait à l'administration provinciale. Or le proconsul dépendait du Sénat. On comprend donc pourquoi l'empereur cher-

cha à diminuer son prestige. La route de Carthage à Lambèse par Theveste dut servir plus d'une fois au passage des émissaires de ces deux fonctionnaires, forcément hostiles l'un à l'autre. C'est par là que s'élançèrent les cavaliers de Valerius Festus envoyés à Carthage pour assassiner Calpurnius Pison; c'est par là que Capellien, à la tête de la troisième légion Auguste, s'avança sur Carthage pour écraser l'insurrection des Gordiens. Le passage de Capellien à Theveste est même attesté de la façon la plus formelle par un monument épigraphique qui montre combien était populaire le soulèvement contre Maximin<sup>1</sup>. D'autres textes l'ont prouvé depuis.

Si les bornes milliaires, encore debout le long de cette route, pouvaient nous raconter tout ce qu'elles ont vu, que de souvenirs éteints se réveilleraient! Plusieurs étaient déjà en place quand Hadrien, après avoir prononcé à Lambèse cette grande allocution militaire si connue dont d'importants fragments nous ont été conservés, rejoignait à Carthage le navire qui devait le ramener à Rome.

Theveste apparaît dans l'itinéraire d'Antonin avec le titre de colonie, mais Pline n'en fait point mention. La ville cependant existait déjà sous les empereurs Flaviens, ainsi que l'attestent plusieurs inscriptions en l'honneur de Vespasien, de Titus et de Domitien. Sous Hadrien, le gouverneur de Numidie P. Metilius Secundus y envoya un détachement de la troisième légion pour établir d'une façon définitive la grande voie de Carthage. Au troisième siècle, son importance s'accroît : un grand nombre d'Africains sont parvenus aux honneurs sous l'empire de Sévère; l'un d'eux, Cornélius Egrilianus, préfet de la quatrième légion, laisse en mourant une partie considérable de sa fortune pour embellir sa ville natale, décorer le forum de statues, créer des fondations populaires et bâtir ce magnifique arc de triomphe, à quatre faces, encore debout aujourd'hui.

Mais la religion du Christ s'est propagée rapidement en Afrique; chaque ville compte ses martyrs. Saint Namphamon, sainte Perpétue, sainte Félicité, le grand évêque Cyprien et tant d'autres sont tombés sous la hache du bourreau. La persécution redouble sous Dioclétien. Un jeune homme de vingt ans, Maximilien, de Theveste, que l'Église honore du titre de saint, est amené sur le forum de la ville. Interrogé par le proconsul, il refuse de porter les armes, voyant un danger pour sa foi dans l'accomplissement du service militaire. Il est mis à mort le 12 mars 295. Neuf ans plus tard, sainte Crispine et ses compagnons refusent au même endroit de sacrifier aux faux dieux. Ils subissent également le martyre.

Dans le courant du quatrième siècle l'Église a triomphé : il semble que la tranquillité va renaitre.

1. C'est une inscription funéraire découverte à trois kilomètres de Tébessa et publiée par M. L. Renier dans le recueil des *Inscriptions d'Algérie*, sous le numéro 3177.

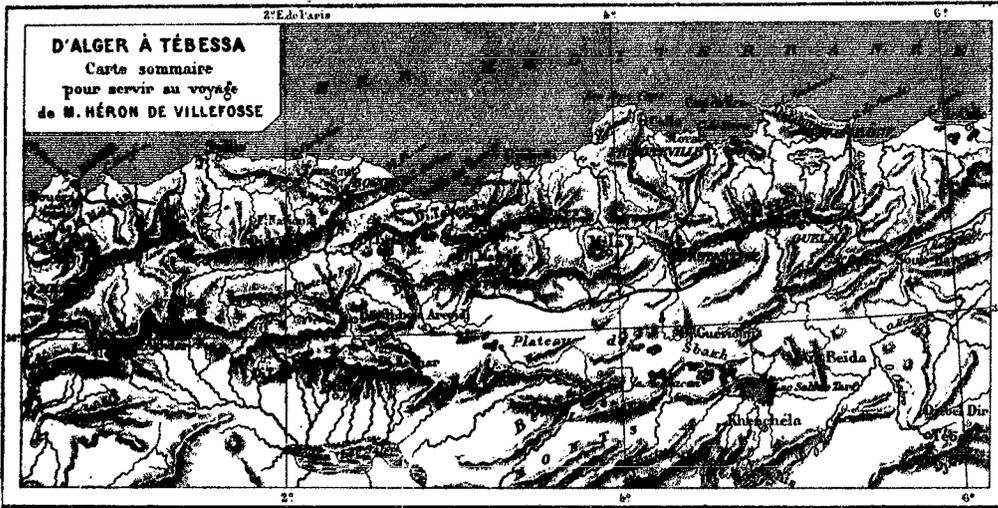
Malheureusement aux persécutions païennes succèdent les fureurs donatistes; tout le pays qui s'étend entre Tébessa et le désert devient le théâtre spécial des exploits des circoncellions. Leur cri de guerre : *Deo laudes*, se retrouve gravé sur plusieurs pierres. Les noms de saint Optat et de saint Augustin remplissent toute cette période. Avec le grand évêque d'Hippone s'éteignit l'Afrique chrétienne et civilisée.

Vers 398 un événement considérable s'accomplit aux portes de Theveste. Le comte Gildon, qui s'était soustrait à l'autorité de Rome, fut vaincu par les troupes de Stilichon et trouva la mort dans sa déroute. Ce maintien momentané de l'autorité impériale ne fut pas de longue durée : les Vandales parurent en 429 sur les côtes de la Mauritanie. On sait quelles persécutions ils exercèrent contre les catholiques et

quels fléaux s'abattirent avec eux sur la terre d'Afrique.

La situation de Theveste, à proximité du désert et de l'Aurès, l'exposa à de nombreuses attaques; elle eut beaucoup à souffrir pendant ces temps agités; la ville fut presque détruite. Mais après avoir vaincu les Vandales et apaisé l'insurrection des Maurusiens, Solomon la met de nouveau en état de défense. Elle vécut encore quelques jours prospères au sixième siècle et au commencement du septième, l'empereur Héraclius y fit exécuter de grands travaux. C'est du moins ce que nous apprend une inscription récemment découverte, un des derniers textes gravés avant l'invasion arabe.

S'il faut en croire l'auteur du *Fotoh Ifrikia*, Tébessa fut prise par le conquérant Okba en l'an 45 de l'hégire. Son nom apparaît plusieurs fois dans l'his-



toire des Berbères d'Ibn Khaldoun. Au onzième siècle de notre ère, El-Bekri en faisait la description suivante :

« Tébessa est une grande et ancienne ville, bâtie en pierres de taille. On y trouve une grande abondance de fruits. Une partie de la muraille qui l'entoure fut abattue par Abou Yezid Makhled ibn Keidad. Elle est située auprès d'une grande rivière, bordée de forêts et de vergers. On y trouve surtout des noyers dont le fruit est renommé pour sa grosseur et sa saveur. On remarque dans cette grande ville plusieurs salles voûtées où les caravanes de voyageurs s'abritent avec leurs animaux quand il tombe de la pluie ou de la neige. Une seule de ces salles peut contenir plus de deux mille bêtes de somme. » Dans un autre passage le même auteur signale le grand nombre de monuments anciens que renferme la ville.

Au seizième siècle, l'Arabe Léon l'Africain, qui avait

connu et visité Tébessa, parle avec admiration des ruines qu'on y rencontre. Il ne faudrait pas prendre à la lettre la boutade d'un poète de Malaga, Eldabag, qui, mal reçu sans doute par quelque habitant, composa, d'après une vieille traduction française, la pièce de vers suivante :

Tébessa n'a rien qui soit de valeur  
Fors que les noix. Je faux, elle a cet heur  
D'un fleuve avoir dont les eaux cristallines  
Et l'ample tour des murailles insines  
Lui donnent lustre. Or, quant à la vertu,  
Ce peuple en est tellement dévestu  
Que connaissant Nature en celui luire,  
Tout vice y fait à force noix produire :  
Comme sachant qu'avec les douces eaux  
Brutaux esprits se paissent en pourceaux.

Comme on le voit c'est peu flatteur pour l'endroit. Heureusement, le premier voyageur européen qui ait

pénétré jusque-là, Bruce, n'a pas confirmé cette mauvaise impression.

Pendant la domination turque les rivalités des grandes familles du pays amenèrent de fréquentes querelles qui ensanglantèrent la ville. Les habitants s'adressèrent au dey d'Alger pour lui demander une garnison chargée de maintenir l'ordre. Une *nouba*

de quarante hommes vint occuper Tébessa et y appuyer l'autorité du caïd.

Après la prise de Constantine par les Français cette petite garnison turque s'enfuit en Tunisie avec son chef, et les Tébessiens se trouvèrent livrés aux attaques incessantes des tribus voisines. L'ordre fut bientôt rétabli, grâce à l'énergie du général Négrier



H. Charles

Tunisiens des environs de Tébessa (voy. p. 12). — Dessin de H. Charles, d'après un croquis de G. Moyet.

qui, le 31 mai 1842, se présentait sous les murs de la ville à la tête des troupes françaises. Les principaux habitants vinrent au-devant de lui avec des drapeaux et le reçurent comme un libérateur. En 1844 le général Randon fit une seconde reconnaissance dans le sud-est de la province de Constantine et plaça Tébessa sous le commandement supérieur du capitaine de spahis Allegro. Enfin, le 9 septembre 1851, la ville fut occupée par le général de Saint-Arnaud ; des

casernes y furent établies et plusieurs colons vinrent s'y fixer sous la protection du drapeau français qui flottait définitivement sur les murs. Une pierre commémorative de cet événement a été élevée dans la casbah française.

Un an plus tard, à la fin de l'année 1852, M. Léon Renier, chargé par le ministre de l'instruction publique d'une mission épigraphique en Algérie, arrivait à Tébessa accompagné d'un dessinateur et en-

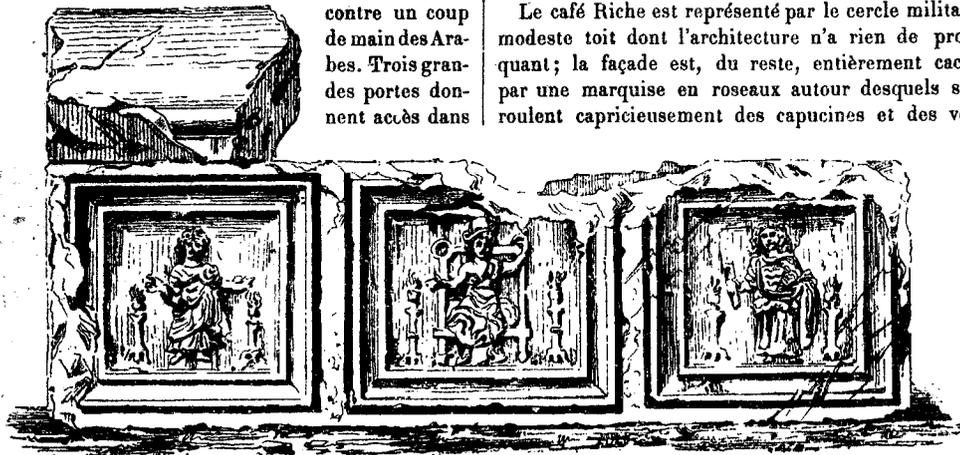


Vue générale de Tébessa, prise à l'est, du côté de la porte Solomon. -- Dessin de G. Moynet, d'après un croquis de M. de Escrechon.

voyait bientôt à Paris les prémices de son travail, les dessins de l'arc de triomphe et du temple de Minerve. Ces dessins permirent de constater l'importance des monuments de Tébessa. Ce n'était, du reste, qu'un spécimen du riche album que l'éminent épigraphiste devait rapporter de sa mission. Grâce à lui, M. Lenoir put introduire dans son *Histoire de l'architecture monastique* un plan détaillé de la basilique.

Pour le voyageur qui arrive de Constantine la petite ville de Tébessa se présente d'une façon assez heureuse. C'est un quadrilatère entouré de vieilles murailles byzantines auxquelles le temps et le soleil ont donné une belle patine d'un jaune sombre. De grandes tours carrées en défendent les angles : en certains endroits les travaux faits par nos officiers du génie ont permis d'utiliser ces tours pour la dé-

fense de la place contre un coup de main des Arabes. Trois grandes portes donnent accès dans



Sarcophage trouvé dans la basilique de Tébessa. — Dessin de J. Bernard, d'après nature.

bilis bleus. Mais on y reçoit l'accueil le plus cordial et le plus empressé. A côté se trouve l'auberge, pompeusement décorée du nom d'hôtel. Sur le même rang le bureau de poste et le télégraphe sont installés dans une maison voisine. C'est là que le courrier s'arrête. Que d'émotions le jour où il arrive et comme chacun est heureux de recevoir des nouvelles de France! Trois fois par semaine le clairon des zouaves signale sa venue, et, quand on entend les grelots des chevaux résonner sur la place, le cœur du plus endurci bat plus fort qu'à l'ordinaire.

Vis-à-vis le cercle militaire et de l'autre côté de la place, un jardin frais et coquet invite au repos : véritable square dont les habitants goûtent peu les délices. Plusieurs chapiteaux antiques rangés en cercle autour du bassin et d'autres fragments d'architecture en font un musée en plein vent. Il s'appuie sur la portion sud de la muraille byzantine dans laquelle s'ouvre

la ville. Celle de Constantine, entièrement moderne, tournée vers l'Algérie; celle de Caracalla, placée sous l'arc de triomphe du même nom (route de Carthage et de Tunis); celle de Solomon (routes de Gafsa, de Négrine et du sud).

Entrons par la porte de Constantine. Une rue s'ouvre devant nous. Elle est bordée à gauche de maisons basses; quelques rares commerçants y sont établis. A droite, une terrasse avec de beaux ombrages offre aux flâneurs un abri contre les ardeurs du soleil. En trois minutes nous arrivons sur une petite place, ornée d'une fontaine et de quelques arbres. C'est aujourd'hui le véritable forum de Tébessa; c'est le centre du mouvement, du commerce et de la vie. C'est là qu'on apprend les nouvelles, qu'on rencontre ses amis, c'est le boulevard des Italiens de l'endroit en même temps que la cour des Messageries.

Le café Riche est représenté par le cercle militaire, modeste toit dont l'architecture n'a rien de provoquant; la façade est, du reste, entièrement cachée par une marquise en roseaux autour desquels s'enroulent capricieusement des capucines et des volu-

une poterne donnant sur la campagne. Quand on avait franchi cette porte on se trouvait autrefois dans un lieu inculte, aride et desséché : quel changement aujourd'hui! Grâce à l'heureuse initiative du commandant supérieur Egrot, tout ce terrain a été retourné, arrosé et planté.

A côté de ce jardin s'ouvre une grande porte ronde : un zouave y monte la garde, c'est l'entrée d'une série de bâtiments spécialement réservés à la force armée et à l'autorité militaire. Après avoir franchi cette porte, on trouve devant soi la maison du commandant supérieur de Tébessa, logis carré entouré de quelques parterres fleuris.

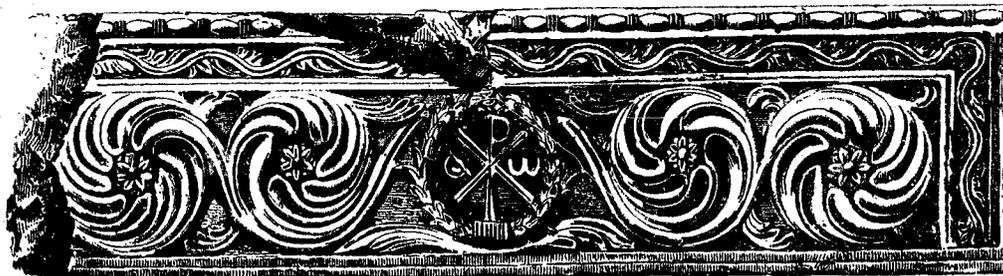
Des débris antiques déposés le long des murs attestent la sollicitude des commandants pour les ruines que renferme la ville. Ici c'est un grand sarcophage découvert en 1868 dans la basilique, près de l'escalier qui conduit de la nef à la salle en forme de trèfle. La face antérieure est décorée de trois figures assez gros-

sièrement sculptées, placées chacune dans un cadre entre deux flambeaux allumés; rien ne ferait reconnaître à première vue son origine chrétienne si un fragment mutilé du couvercle ne portait pas un monogramme du Christ très nettement gravé. Les extrémités sont décorées, l'une de deux grandes rosaces, l'autre d'une patère et d'une eulogie. Là ce sont des chapiteaux et des inscriptions, des débris de corniche. Plus loin, un autre sarcophage trouvé également dans la basilique, en 1867, à l'entrée de l'édifice, sur le côté gauche de l'atrium, présente aux visiteurs un bas-relief très endommagé dont le sujet cependant paraît être une *chasse au lion*.

À côté de la maison du commandant se développent les constructions qui servent de caserne au bataillon de zouaves envoyé chaque année de Constantine pour renouveler la garnison de la place. Les services de l'intendance, de l'hôpital, tout ce qui se rattache à l'armée est réuni dans les bâtiments qui entourent cette vaste cour fermée de deux côtés par la fortification byzantine à laquelle la casbah est accolée. Cette

grande enceinte est remplie d'animation et de mouvement.

Bien différent est l'aspect d'une seconde cour placée au sud de la première, mais en dehors des murailles byzantines. Une porte percée dans le mur méridional (Bab. Ain-Chela) donne accès à cette solitude qui porte le nom d'*annexe du génie*. C'est en effet à l'extrémité de ce désert que le génie a installé ses bureaux, c'est là qu'il peut rêver tout à son aise, loin du bruit et du tumulte, à la démolition des vieux remparts qui l'offusquent. Déjà une partie de cette œuvre est accomplie. Sous prétexte de consolider la muraille du côté nord, on l'a dédoublée : aux premières atteintes de l'hiver tout ce qui restait s'est écroulé. Mais, soyons juste, si certains officiers du génie ont commis quelques actes de vandalisme déplorables, il ne faut pas oublier tout ce que l'archéologie et l'histoire doivent de reconnaissance à d'autres officiers de ce corps distingué, surtout en ce qui concerne la conservation des monuments africains. C'est le savant et regretté général Creuly qui avait organisé



Linteau de porte provenant de la basilique de Tébessa. — Dessin de P. Sellier, d'après un croquis de G. Moynet.

en Algérie, pendant qu'il y exerçait les fonctions de chef du génie, tout un service de renseignements précieux sur les découvertes épigraphiques faites dans l'étendue de son commandement, c'est lui qui a été le véritable fondateur de la Société archéologique de Constantine. Il y a un autre nom qu'on ne peut séparer du sien, celui du colonel Moll, infatigable chercheur, antiquaire passionné, qui, au milieu de ses nombreuses occupations, a su trouver le temps d'écrire plusieurs mémoires sur Tébessa pendant la domination romaine et a pris soin de réunir, précisément dans l'annexe du génie, les restes les plus importants de l'antique splendeur de la ville. Un linteau de porte en pierre provenant de la basilique, décoré d'un chrisme en relief que des rinceaux de vigne et des enroulements de feuillage encadrent d'une façon toute gracieuse, des bases de colonnes, des chapiteaux (il y en a partout à Tébessa) et surtout des inscriptions forment dans la cour du génie un musée lapidaire très intéressant. Ce sont les débris des archives de l'état civil de la colonie romaine; on y retrouve encore quelques noms des membres de la curie, des duum-

viens, de ceux qui rendaient la justice, des patrons, des prêtres, des dieux qui avaient des autels à Theveste. Je ne parle pas des inscriptions en l'honneur des empereurs, ni des tombes des premiers fidèles, ni des bornes milliaires qui apprennent si sûrement les travaux exécutés par les Romains sur les grandes voies de l'Afrique.

Sortons maintenant de la casbah. Les rues ne sont pas nombreuses et l'on peut, sans crainte de s'égarer, s'engager dans la première qui se présente devant soi. Elle mène à la porte Solomon; c'est la plus animée, c'est la rue des ressources et des affaires. À droite, deux Maltais, chacun à une extrémité de la rue, ont établi leurs boutiques et débitent aux Arabes et aux Français tout ce qui peut leur être utile ou nuisible, mais principalement ce qui se boit. Des cordonniers assis dans leurs petites loges confectionnent des babouches jaunes à lisérés verts et ne daignent pas regarder les passants; le boucher arabe étale des tranches de mouton plus ou moins malpropres; un petit juif vous poursuit en vous proposant des grenades, des dattes, des citrons, pendant que les oisifs

indigènes dégustent tranquillement leur caoua sur le pas des portes et avalent avec volupté le marc déposé au fond du petit coquetier qui leur sert de tasse. De temps en temps cependant ils se relèvent et sortent de leur impassibilité apparente pour s'avancer vers un personnage qui traverse la rue : ils lui embrassent la poitrine ou la main. C'est un marabout vénéré, un chef de grande tente ou quelque puissant caïd que ses affaires amènent à la ville. On échange à voix basse la série des salutations d'usage ; on dirait deux conspirateurs qui se transmettent le mot d'ordre.

A gauche de cette rue se trouve le bureau arabe. Dans les territoires régis par l'autorité militaire le chef du bureau arabe est un puissant personnage. En cas d'insurrection il prend le commandement des contingents fournis par les tribus restées fidèles ; il est juge de paix, juge d'instruction, receveur des impôts, et, dans ses rapports avec les chefs de tribus, il a souvent à traiter d'importantes questions administratives. On conçoit que le premier officier venu ne peut être investi de ces délicates fonctions. Aussi les officiers des affaires indigènes en Algérie forment-ils un véritable corps d'élite, et on ne saurait trop s'élever contre les idées préconçues, les absurdes préjugés que certains gens prennent plaisir à propager pour nuire à cette utile institution. Ils ont été en Algérie les véritables pionniers de la civilisation, ils ont fondé les villages, remué le sol, apaisé les insurrections, et aujourd'hui encore, si les colons jouissent de quelque tranquillité, ils le doivent au dévouement et à l'abnégation des officiers des affaires arabes.

Les principaux auxiliaires de ces officiers sont les spahis. Presque tous ceux que les bureaux emploient savent quelques mots de français, et quand on voyage en territoire militaire ils servent de guide et d'interprète.

Le bureau arabe de Tébessa est particulièrement important à cause de la proximité de la frontière tunisienne. En dehors des affaires quotidiennes du cercle, dont l'étendue est considérable, il y a une surveillance constante à exercer sur les caravanes qui arrivent du Sud ou de la Tunisie. Souvent, au milieu des ballots contenant des couvertures fabriquées dans l'île de Djerba, siège de cette industrie depuis les temps les plus anciens, ou des *freschias* aux vives couleurs, aux dessins bizarres et enfantins, mais réguliers, ou des moelleux tapis de Kairouan, les caravaniers glissent des barils de poudre et des armes débarqués dans le port de Sfax par des navires étrangers. Ils n'ont pas de peine à les vendre sous les tentes ; l'Arabe donnerait tout pour avoir un cheval, un fusil et de la poudre ! C'est un grave délit, car les tribus qui ont pris part aux dernières insurrections ont été désarmées ; le gouvernement français n'a pas envie de leur laisser la liberté de s'organiser de nouveau contre nous.

A droite de la porte Solomon se tient le marché.

Le calme et paisible habitant des oasis, qui a mis deux ou trois jours pour venir jusque-là, y vend des dattes, des oranges, des grenades, des olives ou de l'huile ; le Tunisien, coiffé de son large turban multicolore, le corps bien serré dans un petit caban en poil de chameau bordé de blanc, les jambes nues, y déballe des freschias, des haïcks, des tapis que les juifs lui achètent pour revendre ensuite à Constantine ou à Alger ; ceux des tribus voisines apportent leurs grains, leurs laines et leurs bestiaux. Des nègres à la peau luisante, sobrement vêtus d'une vieille culotte rouge d'ordonnance, y offrent leurs services aux marchands à l'allure décidée. C'est une petite tour de Babel pour la confusion des langues : on y entend le chaouya, langage des montagnards de l'Aurès, aussi bien que l'arabe ou la langue sabir, mélange de français, d'italien, de maltais et des différents dialectes arabes. Des génisses ou des taureaux de cette petite race courte de l'Aurès remplissent l'air de leurs mugissements, les brebis et les chèvres font entendre leurs bêlements plaintifs et semblent réclamer leurs montagnes pendant que des porcs noirs, élevés dans les fermes voisines, cherchent leur vie au milieu de tout ce brouhaha sans se douter du couteau de boucher qui est suspendu au-dessus de leur tête. Quelques vieilles femmes arabes, accompagnées d'enfants déguenillés et malpropres, ont quitté leurs jardins pour vendre des noix, des pistaches ou des figues de Barbarie, et des négresses, enveloppées d'une étoffe bleue et blanche, offrent aux passants ces pains ronds à l'anis que les Arabes affectionnent, du couscoussou ou des feuilles de tabac. Tout ce monde se bouscule, crie, s'injurie, pendant que, sans s'émouvoir, le gardien du marché réclame à chacun le prix de sa place. Quand les caravanes sont plus nombreuses qu'à l'ordinaire, le marché s'étend jusque dans le cimetière voisin.

Ce cimetière ne ressemble pas aux grandes nécropoles d'Alger ou de Constantine. Aucun monument important ne s'y remarque ; on n'y voit que de ces petites tombes plates, courtes et étriquées, avec une pierre arrondie au sommet ; les inscriptions sont à demi effacées, les sépultures ne sont guère entretenues. Pas un arbuste pour ombrager ces demeures éternelles ! Quelques pierres portent deux petits trous ronds où une main pieuse vient de temps à autre verser du grain et de l'eau, afin que les oiseaux du ciel s'y plaisent et gazouillent à l'oreille du mort leurs chants les plus doux. Touchante et poétique pensée !

La mosquée qui borde ce champ des morts s'appelle la *Zaouïa de Sidi Ab-er-Rahmam*. On y enseignait autrefois la jurisprudence ; aujourd'hui on se contente d'y apprendre la lecture aux enfants.

Ab-er-Rahmam était un Marocain établi dans le Djebel-Osmor ; il jouissait d'une grande réputation de sainteté et ne descendait à Tébessa que pour assister aux enterrements. Un jour, après une cérémonie fu-



Sjabi détaché au bureau arabe. — Dessin de H. Charles, d'après nature.

nèbre, les gens du pays firent de grandes instances auprès de lui pour l'engager à rester en ville. Il les repoussa d'abord, puis finit par exaucer leurs vœux, à la condition qu'on lui bâtirait une habitation près du cimetière et qu'il y demeurerait toujours. C'est alors que fut construite la mosquée qui porte son nom.

On nomme *el Haram* le marché actuel de Tébessa qui appartenait à Ab-er-Rahmam.

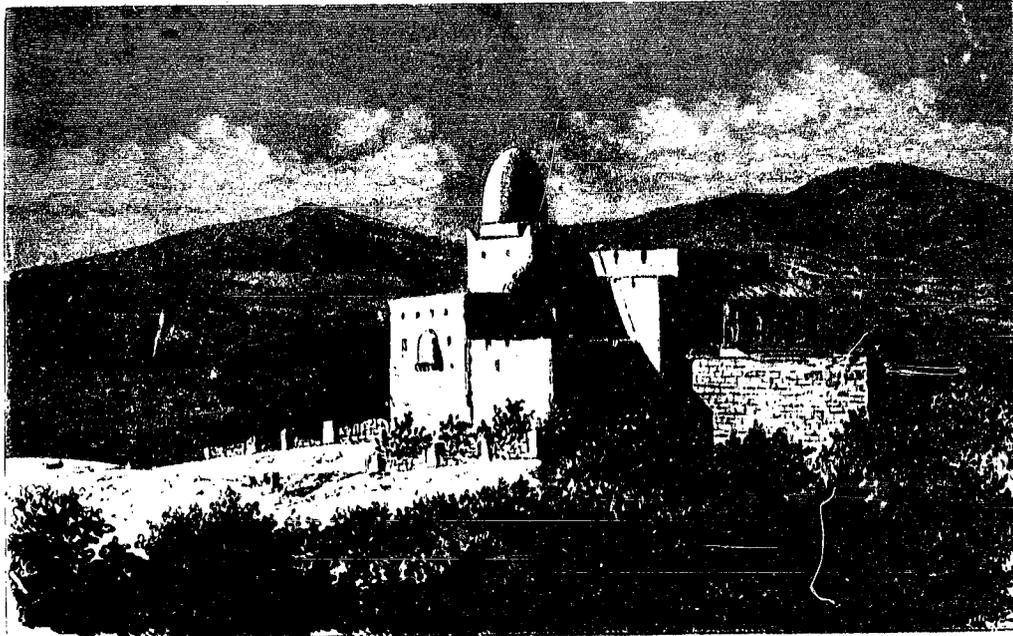
Il existe encore dix familles à Tébessa qui prétendent descendre de ce saint en faveur duquel les gens du pays déclarent leurs terres *habous*.

Près de la mosquée est situé le quartier de cavalerie, vilaine baraque qui gâte tout le pittoresque

de ce côté de la ville. Un escadron appartenant au troisième régiment de chasseurs d'Afrique vient passer là une année de villégiature.

Tébessa est certainement pour un officier une garnison relativement agréable. Les marais d'Ain-Chabrou, les pentes boisées de l'Osmor fournissent d'excellentes chasses. Quant à ceux qui n'ont pas le goût de cet exercice, ils trouvent dans les excursions aux environs ou dans de longues courses vers le Sud tout ce que la nature peut offrir de séductions à un esprit jeune, intelligent, avide de voir et d'apprendre.

Le village, placé près de la mosquée et du quartier, porte le nom de *village de la Zaouïa*. Il est entière-



La Zaouïa de Sidi Ab-er-Rahmam. — Dessin de G. Moyuet, d'après nature.

ment habité par des musulmans. Les rues y sont désertes; il est rare d'y rencontrer âme qui vive : les femmes sont, en effet, presque tout le jour dans les jardins à travailler; les hommes se rendent à la ville ou demeurent à l'intérieur de leurs maisons. Quelquefois ils se réunissent au café arabe de l'endroit : on y boit d'excellent caoua.

Il faut aller voir près de là les restes de l'*amphithéâtre romain*. Ils sont situés à environ cent vingt mètres au sud-est de l'enceinte actuelle, sur la rive gauche du ravin qui traversait la ville antique dans toute sa longueur. On serait vite désenchanté si on arrivait en cet endroit avec la pensée de dessiner quelque pan de mur ou de relever le

plan du monument. Il ne reste guère que la place.

C'est une grande excavation à peu près circulaire, d'environ cinquante mètres de diamètre. Bien des gens n'y voient qu'un accident de terrain fort ordinaire; on distingue cependant au milieu de ce chaos quelques pierres taillées et des traces évidentes de maçonnerie. Il y a une vingtaine d'années M. Moll a pu en lever le plan. Il a constaté l'existence de deux escaliers qui conduisaient aux places les plus élevées; il a retrouvé aussi les deux entrées placées vis-à-vis l'une de l'autre, aux extrémités d'un même diamètre, qui donnaient accès à l'intérieur de l'arène. On ne peut guère fixer l'époque de la construction de ce monument. Il est permis seulement de sup-

poser qu'il a été détruit au moment de l'invasion des Vandales, car les murailles byzantines contiennent des gradins et des pierres qui ont dû être prises dans cet édifice. Il est probable que les Arabes en ont achevé la destruction en construisant le village de la Zaouïa. Les gradins supérieurs étaient en pierres de taille finement bouchardées; les gradins inférieurs, au contraire, étaient en pierres de tuf taillées d'une façon très grossière, ce qui porterait à croire qu'ils avaient reçu un revêtement de stuc ou de marbre.

Près de l'amphithéâtre on remarque les restes d'un

aqueduc byzantin restauré par les Français et qui amène dans la ville les eaux d'une source appelée Ain-el-Bled. Le débit de cette source est de deux mille litres à la minute; elle est située à l'est des jardins, dans la direction du marabout de Sidi Mohammed-Chérif. Rien n'est plus joli, au commencement de l'automne, rien n'est plus frais que l'endroit où cet aqueduc traverse le ravin pour amener les eaux de la rive droite sur la rive gauche. Un pont de pierre assez étroit sert de passage aux piétons et aux cavaliers et soutient les conduites d'eau.

Des prises d'eau ont été ménagées de distance en



Vue de l'aqueduc et du pont byzantins. — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

distance pour l'arrosage, dans le conduit principal de l'aqueduc, et des séguias (rigoles), variables suivant les besoins, servent à conduire l'eau dans les différentes plantations. Ces rigoles communiquent toutes entre elles et forment comme une vaste toile d'araignée qui couvre la surface des jardins. On conçoit qu'une surveillance active est nécessaire pour empêcher un propriétaire trop soucieux de ses intérêts de faire arriver sur son terrain le flot qui ne lui est pas destiné, car il suffit d'ouvrir ou de fermer une petite digue en terre pour détourner le cours de l'eau. Aussi un fonctionnaire spécial est-il chargé de sur-

veiller cette distribution dans les jardins; on le nomme *l'oukil el ma*, le gardien de l'eau.

Voici de quelle façon il opère : Il est muni d'une marmite en cuivre, percée d'un trou assez étroit. Cette marmite lui sert de sablier pour calculer le temps pendant lequel Ali, par exemple, a droit à l'eau. Il s'installe avec son instrument à l'endroit où la rigole qui doit porter aux arbres fruitiers d'Ali la fertilité et la fraîcheur s'embranchent sur le conduit principal. L'eau s'échappe dans la direction voulue. Pendant ce temps l'oukil a placé sa marmite sur deux pierres, qui lui servent de bases et de soutiens, et

l'a remplie jusqu'au bord. Elle se vide lentement par le petit trou du fond. Dès qu'elle ne contient plus une goutte d'eau, le gardien ferme la rigole ou remplit de nouveau la marmite si le susdit Ali a droit à plusieurs mesures. Je ne jurerais pas que cet oukil soit moins sensible que nos gardes champêtres français aux attentions de ses administrés, et je crois bien qu'avec quelques douros on obtiendrait une conces-

sion supplémentaire d'eau à perpétuité. Mais, gare à lui, si le capitaine du bureau arabe apprend ses petites manœuvres ! on lui renverse sa marmite sans hésiter !

Du temps des Romains il existait d'autres petits aqueducs dont les culées se voient encore dans le ravin. En plusieurs endroits on remarque aussi, entaillés dans la pierre, les emplacements des vannes



Le gardien de l'eau dans les jardins (l'oukil el ma). — Dessin de H. Charles, d'après un croquis de G. Moynet.

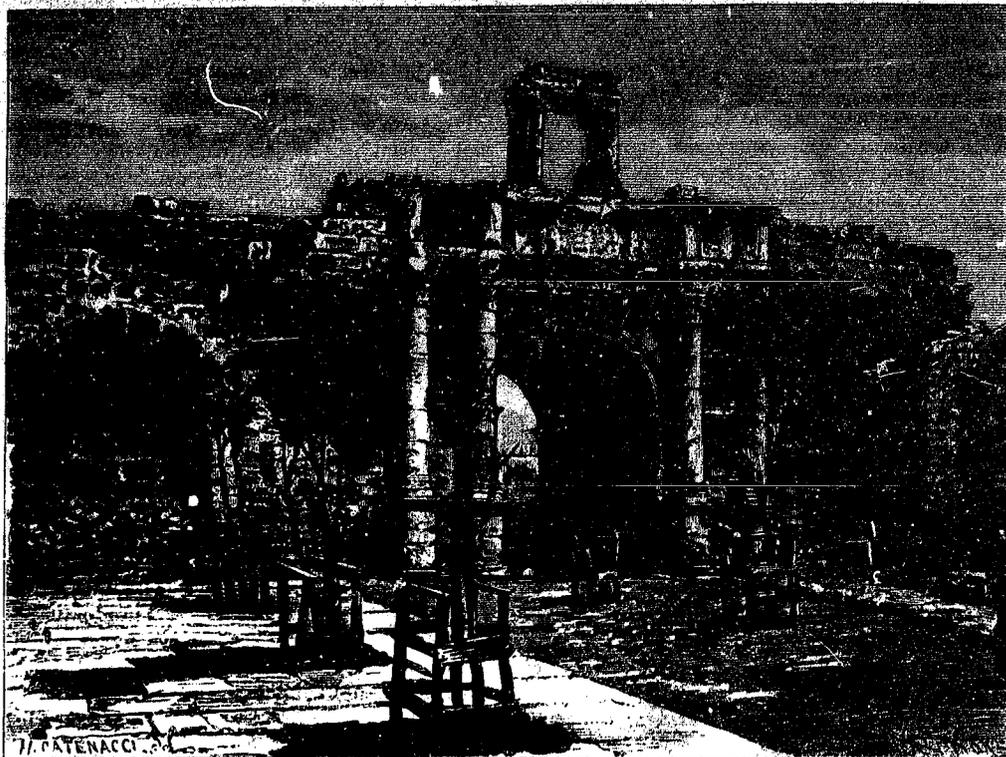
établies pour concentrer l'eau dans les différents quartiers de la ville.

Près de la chambre d'Aïn-el-Bled un conduit antique important prend une direction tout à fait opposée aux autres ; il s'éloigne de la ville et va déboucher dans le ravin de Sidi Mohammed-Chérif sur un point où existent encore les traces d'un immense barrage. Il y avait autrefois dans cet endroit des jardins fertiles sur l'importance desquels on ne peut avoir aucun

doute. Ce barrage était évidemment destiné à retenir les eaux pluviales qui descendaient de la montagne. Quand les pluies avaient été insuffisantes pour alimenter la réserve d'eau, on faisait venir d'Aïn-el-Bled ce qui était nécessaire pour l'arrosage de cette vallée.

Ant. HÉRON DE VILLESOSSE.

(La suite à la prochaine livraison.)



Arc de triomphe de Caracalla, vu de Tébessa (voy. p. 30). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

## TÉBESSA ET SES MONUMENTS

(ALGÉRIE),

PAR M. ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE<sup>1</sup>.

TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

C'est près de là que s'élève la djemâa de Sidi Mohamed-Chérif, dit le *marabout sans tête*, où tous les vendredis et les jours de fête les habitants de Tébessa se rendent en pèlerinage. La visite de cette mosquée est considérée comme une pieuse pratique qui doit attirer sur eux et sur toute leur famille les bénédictions du ciel.

Sidi Mohamed-Chérif était cousin d'un sultan qui occupait à Fez (Maroc) une situation élevée. Il demeurait à Moruo. Plus tard il se fixa à Guestal, joli village arabe bâti dans les montagnes du Dyr, sur l'emplacement d'une ville antique : on y voit encore un fort byzantin et un très beau pont romain. Il se

rendit ensuite à la Mecque, au tombeau du prophète, et fit, à son retour, un assez long séjour au Caire. C'est dans cette ville qu'on voulut lui faire épouser une fille d'une des plus grandes familles du pays. Le parent chez qui il demeurait le détourna de ce projet et lui déclara qu'il était dans les desseins de Dieu d'empêcher ce mariage. Sa destinée, ajoutait-il, était de retourner à Tébessa. Il lui prédit qu'il y fonderait une mosquée et qu'il y serait mis à mort par les Turcs.

Malgré tout ce que cette prédiction pouvait avoir de peu rassurant, Sidi Mohamed-Chérif ne chercha pas à échapper à la fatalité qui pesait sur lui. En bon musulman il comprit que ce qui était écrit était écrit, et qu'il devait accepter son sort. Il quitta l'Égypte,

1. Suite. — Voy. page 1.

revint à Tébessa et y fit bâtir la mosquée qui porte son nom. La réputation de sa sainteté se répandit au loin; la continence dans laquelle il vécut contribuait encore à l'accroître. Jamais il ne se maria et refusa obstinément toutes les femmes qui lui furent présentées. Les Tunisiens et les Nememchas le considéraient comme leur chef spirituel et le comblaient de présents. La situation du saint homme porta ombrage au gouvernement turc. Les Nememchas, ses amis, étaient des gens remuants, prompts à se révolter, il pouvait les entraîner dans une insurrection : son arrestation fut décidée.

Les Turcs rassemblèrent, pour accomplir ce haut fait, une colonne qui vint camper à la Merdjâ, au nord-est de la ville. Sidi Mohamed en fut prévenu; on l'exhortait à partir; il refusa et resta tranquillement dans sa mosquée. Trois chaouchs qui avaient reçu l'ordre de le mettre à mort, reconnaissant en lui un envoyé de Dieu, revinrent sans avoir accompli leur triste mission. Un quatrième, plus résolu, le somma de quitter la mosquée où il était en prière, et de le suivre. Le saint ne répondit pas. Il fut immédiatement saisi et garrotté; on lui trancha la tête. Cette exécution eut lieu un peu au-dessous des jardins, dans un endroit considéré aujourd'hui comme une terre sainte. Son assassin rentra à Tébessa, mais il perdit la vue dès qu'il eut franchi les portes de la ville. Il fut obligé de se réfugier à Constantine, où il est mort, dit-on, du temps du général Négrier. On voit que cette histoire est presque contemporaine.

Le marabout de Mohamed-Chérif est situé dans une position ravissante, au fond d'un petit torrent. Le bonhomme qui avait choisi cette retraite était assurément homme de goût et quelque peu rêveur. On peut s'y rendre en escaladant les rochers qui font face à la porte Solomon, et, si la montée paraît d'abord pénible, on est, en peu d'instant, amplement dédommagé de ses peines par la vue du vallon qui se déroule devant soi. Des chênes verts et des genévriers forment comme une ceinture mystérieuse autour du tombeau vénéré.

A l'époque romaine ce vallon était déjà un lieu sanctifié : une inscription gravée sur le rocher en fait foi. Elle a été découverte par le capitaine de Bosredon, et elle apprend qu'il y avait en cet endroit un bois sacré orné de statues et richement décoré. Un autel consacré à la déesse Bellone a été trouvé près de là.

La source d'Ain-el-Bled arrose les jardins situés au nord et à l'est des murailles; elle alimente aussi la ville et fournit l'eau du grand abreuvoir placé près de la place du marché. Un lavoir public est installé près de l'abreuvoir. Rien n'est plus amusant que de regarder nos troupiers y lavant leurs chemises en compagnie de grandes négresses bien taillées, destinées, par une bizarrerie du sort, à blanchir le linge de toute la colonie. A côté, les Arabes, retroussant

leur gandouras, les jambes nues, choisissent une pierre plate pour étaler un burnous jauni par la poussière et les ardeurs du soleil; puis, comme dans les scènes antiques conservées sur les fresques de Pompéi, ils le blanchissent debout, en sautillant, à l'aide d'un piétinement varié et très ingénieux.

Une autre source beaucoup moins considérable, et dont le débit est seulement de cinquante à soixante litres à la minute, se trouve au sud de la ville, près du jardin public de création récente dont nous avons déjà parlé. On la nomme *Ain-Chela*. Du temps des Turcs la porte de la ville, située de ce côté s'appelait Bab Ain-Chela; cette porte existe encore; elle est cachée par l'artifice du génie qu'elle met en communication avec la casbah. On a découvert en 1852 le conduit romain qui amenait l'eau d'Ain-Chela dans la ville. Cette source arrosait aussi des jardins de peu d'importance placés au sud des remparts et qui ont disparu depuis l'occupation française.

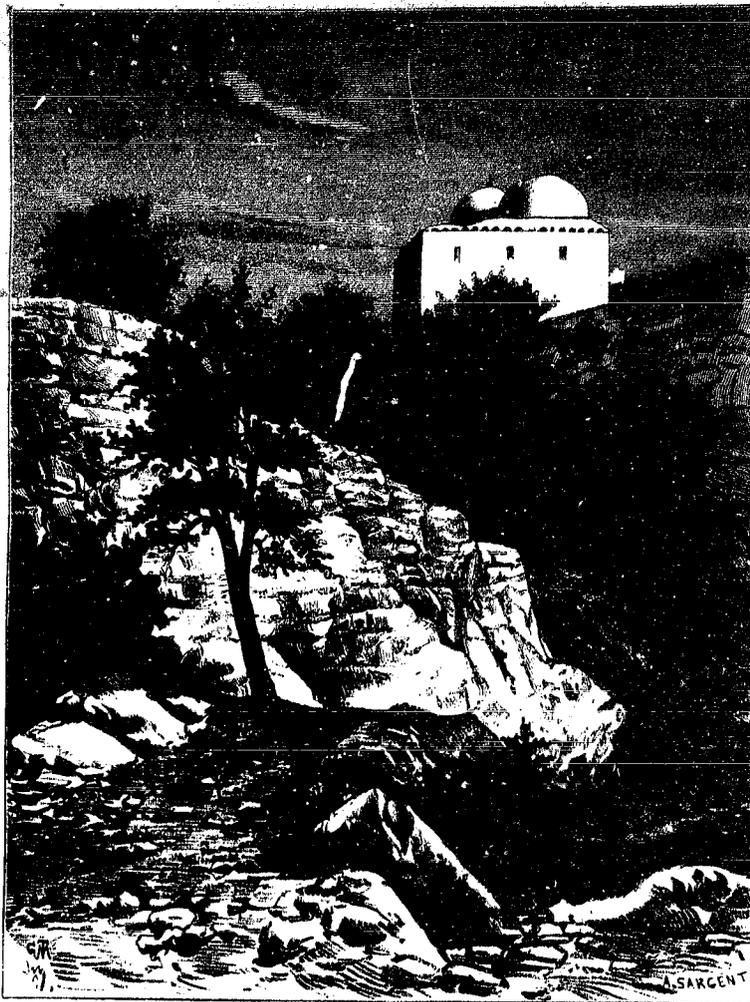
Si on rentre dans la ville après cette petite excursion, on fera bien d'aller visiter le quartier compris entre le bureau arabe et la muraille du sud. On y trouve une ruine considérable connue sous le nom de *la maison romaine*. C'était un des temples les plus importants de l'antique Theveste. Cette ruine occupe un espace rectangulaire dont les limites sont faciles à déterminer. Les matériaux, tous en grand appareil, ont été taillés avec un soin parfait, ils sont entièrement homogènes : il suffit de jeter les yeux sur les pans de mur encore debout de cette vaste construction pour y reconnaître une œuvre du haut empire. On distingue de distance en distance une corniche finement exécutée qui décorait les façades extérieures de l'édifice. Malheureusement ces restes intéressants servent d'appui à des masures arabes dans lesquelles il est difficile de pénétrer, et, parviendrait-on à en franchir le seuil, qu'on ne trouverait à l'intérieur aucun élément nouveau d'information, sans avoir déblayé le sol, exhaussé par des débris de tous les genres.

Les ruines du forum étaient, dit-on, encore visibles à l'arrivée de nos premières colonnes expéditionnaires. L'esplanade plantée d'arbres qui conduit de la porte de Constantine à l'entrée de la casbah occupe leur emplacement, dont il ne reste aucun vestige. En nivelant ce terrain, en préparant le sol pour les plantations, on a retrouvé, comme sur tous les autres points de la ville, des débris d'architecture, des fragments sculptés, des chapiteaux de marbre, et une inscription appartenant au règne de Vespasien. Il paraît que la destruction de ces ruines était de toute nécessité pour la défense de la place!

La mosquée de la ville se trouve à droite de la voie qui mène à l'arc de triomphe. Réparée par les soins du génie, accostée d'un minaret qui dresse sa tête pointue au-dessus des toits de la petite bourgade, elle n'offre rien de remarquable; elle ne possède même pas, comme certaines mosquées du sud, un in-

intéressant mobilier. Les colonnes qui soutiennent les voûtes ont été prises, ainsi que les chapiteaux, dans les édifices romains ; mais les différentes couches de chaux dont elles ont été successivement revêtues depuis plusieurs siècles ne permettent pas d'en saisir les détails, ni d'en reconnaître la matière. Sous le porche d'entrée et sur l'appui extérieur des fenêtres,

sont placés de petits galets lisses et polis, dont l'épiderme a été usé par un frottement continu : pendant le rhamadan (le carême musulman) les fidèles, avant de pénétrer dans le temple, promènent dévotement ces pierres sur leur front et sur leurs mains, pour faire un simulacre d'ablution. Ils évitent ainsi de se servir d'eau et de s'exposer à rompre le jeûne



Djemâ de Sidi Mohamed-Chérif (marabout sans tête). — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

s'il leur entrait par hasard quelques gouttes de liquide dans le gosier !

Le matin, à l'aube du jour, quand le muezzin, du haut de sa tourelle, appelle les musulmans à la prière, un Français du voisinage se met souvent aux fenêtres, dans le plus simple appareil, pour exprimer son mécontentement d'être réveillé d'une façon aussi désagréable ; mais il crie dans le désert et ne réussit

qu'à égayer les passants ; le muezzin continue gravement son office sans s'émouvoir de ses réclamations.

Derrière la mosquée se trouve le quartier des teinturiers. Leurs maisons sont faciles à reconnaître aux longues grappes de laines blanches et rouges qui pendent le long des murs ; devant les portes les ouvriers déposent les écorces de grenade dont ils retiennent une excellente teinture. L'aspect varié et un peu

coloré de ces usines en miniature est moins monotone que celui des autres maisons arabes, bâties toutes sur le même modèle, carrées, enduites de chaux blanche et ne présentant pour toute ouverture extérieure qu'une porte basse qui reste hermétiquement close. On dirait un alignement de dés blancs marqués d'un point noir.

En descendant la rue, à quelques mètres au-dessous de la mosquée, on arrive à l'arc de triomphe de Caracalla que les Arabes appellent *Bab-el-Kedima*, la vieille porte : c'est par là qu'entraient la grande voie de Carthage. Avant de s'engager sous cette porte, on aperçoit à gauche, des colonnes antiques autour desquelles s'enroule capricieusement une vigne vierge. Un bruit de voix enfantines qui répètent en chœur un verset du Coran sort de la maison voisine : c'est une école arabe, le marabout de Sidi ben-Said. En été, quand le soleil est tombé, la classe se tient devant la porte : tous les petits drôles, la tête couverte de leur capuchon blanc, sont accroupis à l'ombre du mur, une planchette sur les genoux, et dès qu'ils aperçoivent la silhouette d'un passant traversant la rue, ils crient de toutes leurs forces et s'égosillent à qui mieux mieux. C'est un vacarme dont le maître arabe seul paraît fort réjoui ; il y voit sans doute une preuve de l'intelligence de ses élèves et de la sûreté de sa méthode.

L'intérieur de cette école arabe est curieux à visiter. On y remarque près d'un puis deux inscriptions de l'époque chrétienne. Des restes antiques se retrouvent dans l'école française bâtie sur le même terrain ; ce sont des portions de murs romains qui ont été utilisées par les ouvriers français dans la construction de la maison. Les dépendances du temple dit de *Minerve* s'élevaient jusque-là.

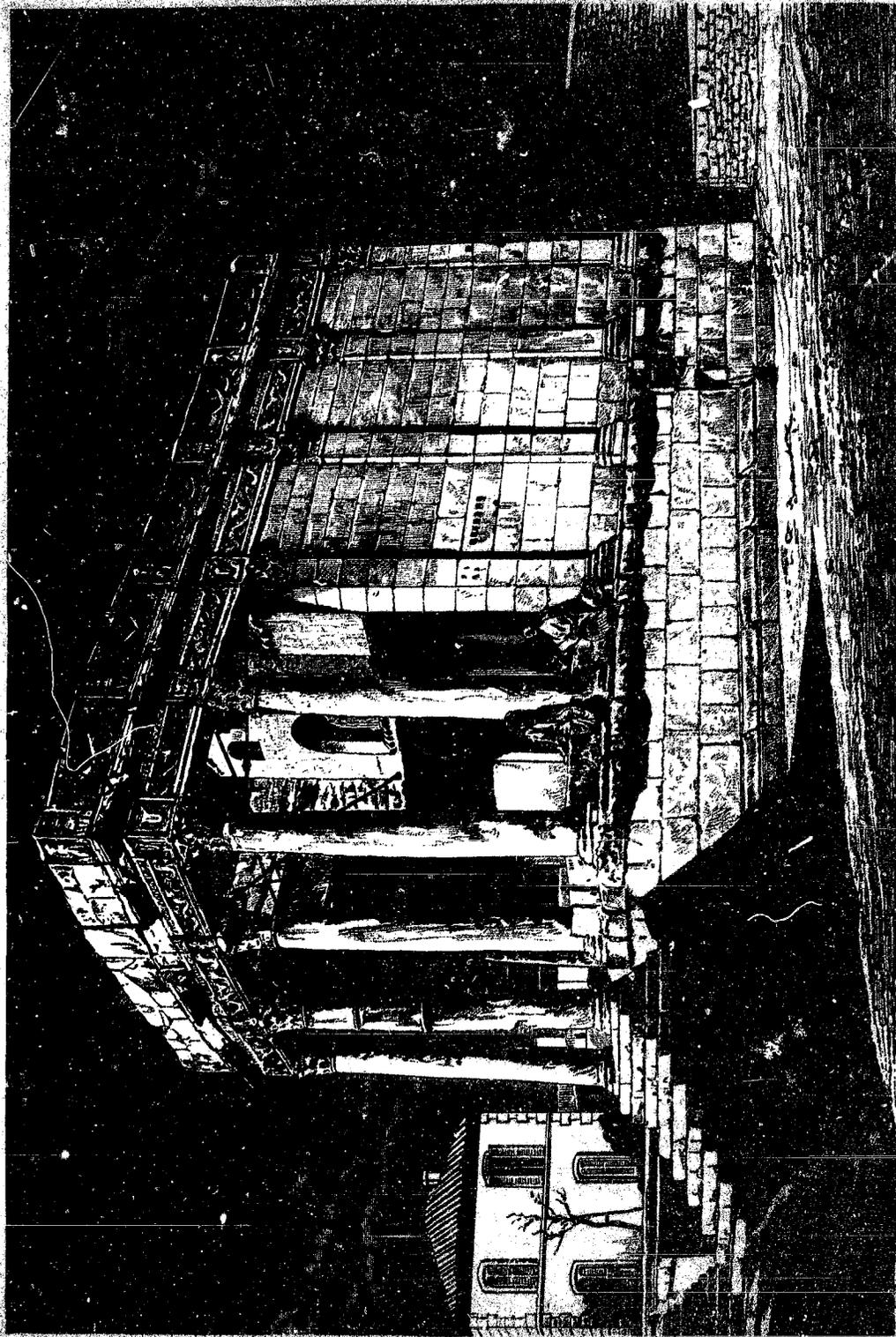
Ce temple est un des monuments romains de l'Afrique les mieux conservés. Il est classé, à ce qu'il paraît, parmi les monuments historiques, mais la savante commission qui veille à la conservation de nos trésors archéologiques n'a montré jusqu'ici pour les édifices africains qu'un amour purement platonique. On les détruit tous les jours sans qu'elle en paraisse très émue : ils ont pourtant grand besoin de son secours ! Il serait fort à souhaiter qu'une voix autorisée plaidât chaleureusement leur cause devant cette cour suprême. Pour conserver un grand nombre d'entre eux il suffirait d'une si légère dépense ! il faudrait surtout donner des instructions précises aux chefs de bureaux arabes et aux commandants de cercles, leur indiquer les mesures à prendre afin de prévenir les dégradations et les accidents. Plusieurs de ces officiers agissent heureusement d'eux-mêmes : Tébessa, sous ce rapport, a été particulièrement bien partagé ; il y a toujours eu dans ses murs des hommes distingués qui ont compris l'importance des monuments antiques. Mais il peut en être autrement demain ! et il importe d'aviser sans retard.

Lorsque les Français arrivèrent à Tébessa ce temple antique abritait plusieurs familles arabes qui s'y

étaient installées. Huit piliers en maçonnerie grossière avaient d'abord fait supposer aux premiers explorateurs que la cella était divisée en trois nefs dans le sens de la longueur. Mais bientôt on reconnut que ces piliers étaient l'œuvre des Arabes ; ils étaient disposés sans ordre et prêts à s'écrouler sous la moindre poussée : ils servaient d'appui aux séparations établies par les indigènes. Ces misérables demeures furent démolies, et, avant la construction de l'annexe, on installa les bureaux du génie dans l'intérieur du temple. La chaste Minerve devait être fière de ses hôtes ! La joie de la déesse ne fut pas de longue durée : après le départ du génie on y célébra le dieu du vin : le temple fut transformé en une vulgaire cantine ! Il devint ensuite une prison : les chants firent place au silence et aux larmes. Puis on y établit une église catholique : on y disait encore la messe en 1873. Le toit avait été surmonté d'une de ces petites coupoles rondes blanchies à la chaux, comme on en voit au-dessus des marabouts arabes. C'était d'un effet grotesque ! Un beau matin la coupole s'effondra au milieu du temple ; on ne pouvait souhaiter rien de mieux. Fort heureusement personne ne fut atteint : l'heure de l'office était passée. Depuis ce jour on célèbre la messe dans une des chambres du presbytère en attendant l'achèvement d'une église en construction.

Les abords du temple étaient encombrés de mesures qu'on fit disparaître en 1857. Cet intéressant monument fut alors dégagé des obstacles qui en avaient empêché l'exploration : aujourd'hui il occupe le centre d'une petite place d'où on peut l'examiner aisément sous toutes ses faces.

Le sanctuaire est placé à quatre mètres au-dessus du terrain naturel ; on y monte par un escalier de vingt marches. Il était séparé du pronaos par un mur de quatre-vingts centimètres d'épaisseur au milieu duquel était percée la porte d'entrée. Des fouilles faites à l'intérieur de ce sanctuaire ont été infructueuses : on n'a retrouvé aucune trace du pavage antique détruit sans doute par les différentes générations auxquelles le temple a servi de refuge : quelques dalles grossièrement taillées recouvraient le sol et remplaçaient probablement une riche mosaïque. Ce sol était soutenu par trois voûtes transversales mesurant trois mètres cinquante de hauteur sous clef. Elles étaient en partie écroulées au moment de leur découverte ; depuis elles ont été totalement remblayées. Malheureusement M. Moll, qui a pu faire ces constatations, ne nous dit point si ces voûtes communiquaient entre elles, ni comment on pénétrait dans cette espèce de crypte. Ces détails eussent été très importants à connaître pour comprendre la destination du sous-sol. Je ne crois pas, comme on l'a supposé, qu'il y ait eu là une sorte de magasin dans lequel les prêtres déposaient les offrandes faites à la divinité, les objets précieux, les trésors du temple. Je ne crois pas non plus qu'on y ait jamais célébré ces mystérieuses cé-



Temple dit de Minerve (Nécropole principale). — Dessin de G. Moyet, d'après une photographie.

remplies dont les cultes anciens nous offrent tant d'exemples : la disposition des trois galeries voûtées ne paraît pas s'y prêter. Il faudrait, pour soutenir une opinion de ce genre, avoir retrouvé dans ces antiques substructions quelque trace évidente de ces rites secrets. Une étude consciencieuse des fouilles, du terrain même, des débris qui en ont été exhumés et de la division des chambres souterraines pourrait seule permettre de reconnaître d'une manière définitive si elles avaient été appropriées pour cet usage. Il me semble prudent, en attendant cette vérification, de ne voir là que des galeries de soutien; rien n'autorise à croire qu'elles ont été utilisées pour le service du temple.

La façade est décorée de quatre grandes colonnes monolithes en marbre blanc veiné de bleu; elles ont six mètres quarante de hauteur. Ces colonnes sont surmontées de chapiteaux corinthiens dont les volutes ont été fouillées avec soin et dont les feuilles, très accusées, pèchent peut-être par un excès de maigreur. Ce n'est plus le corinthien des belles époques de Rome. Rien cependant de choquant dans les proportions des matériaux; tout s'harmonise assez bien et concourt à intéresser le regard plutôt qu'à le satisfaire. Hélas! comme les ans ont pesé sur cette façade! comme le temps a imprimé sur ces pierres sa marque indélébile! On dirait un de ces vieillards amaigris par l'âge et les souffrances de la vie devant lequel le respect rend muet et qu'on salue instinctivement. C'est l'image presque éteinte du passé. Les pauvres colonnes se délitent tous les jours de plus en plus; on les a maintenues tant bien que mal à l'aide de barres et de crampons en fer, mais quelle triste restauration! Et comme on a peur de les voir faiblir! On n'ose pas supposer qu'elles entraîneront dans leur chute la moitié de l'édifice! Hâtez-vous, messieurs les architectes officiels, hâtez-vous de sauver le temple antique de Tébessa.

On a comparé le temple de Tébessa à la maison carrée de Nîmes. Ce sont deux édifices destinés à un usage analogue; ils ont subi tous deux les plus étranges outrages et, malgré cela, ils ont traversé les siècles sans rien perdre l'un et l'autre de leur originalité; mais, à part les plans, on ne peut trouver entre eux que des différences. Rien à Tébessa de la grâce, de la simplicité, de la finesse, de la distinction du temple de Nîmes; on constate bien un travail très personnel dans la décoration, mais de la lourdeur, une recherche d'ornements qui tombe dans l'excès, des défauts qui sont la marque d'une école éloignée des grandes traditions. Il y a, du reste, plus de deux siècles de distance entre les deux monuments, sans parler des conditions différentes de temps et de lieu qui impriment à l'architecture un caractère si particulier. Selon moi le temple de Tébessa a été construit au troisième siècle.

Une disposition assez remarquable et peu commune est à noter dans la façade. Le toit est plat et par suite

le fronton n'existe pas; il est remplacé par un attique qui forme sur les quatre faces le couronnement de l'édifice. Du côté de l'entrée cet attique ne porte aucun ornement. Il était sans doute revêtu dans l'antiquité de plaques de marbre portant une invocation au Dieu honoré dans le temple, ou peut-être, il présentait, comme le fronton du temple de Nîmes ou la frise de l'arc de triomphe d'Orange, une inscription en lettres de bronze fixées sur la pierre à l'aide de crampons. Le marbre aurait été conservé, tandis que le métal a tenté la cupidité des barbares.

Le pronaos, c'est-à-dire le portique d'entrée, repose sur six colonnes dont quatre forment la façade. Le sanctuaire (cella) est entièrement fermé par un mur plein sur trois de ses côtés. Sur les deux façades latérales et au chevet, des pilastres sont disposés en relief de façon à présenter entre eux, d'axe en axe, des distances égales de deux mètres quatre-vingt-treize. Comme les colonnes, ils sont amortis par des chapiteaux corinthiens et ne portent pas de cannelures. L'architrave qui, sur les quatre côtés du temple, surmonte les pilastres engagés et les colonnes, est décorée de sculptures offrant un motif répété cinq fois sur les grands côtés (faces latérales) et trois fois sur les petits côtés (façade et chevet). Ce motif, placé au centre d'un cadre bordé d'oves et de raies de cœur, se compose d'un aigle, posé de face, les ailes éployées; les serres de l'oiseau reposent sur deux serpents qui se déroulent à droite et à gauche en allongeant leurs têtes jusqu'à l'extrémité du cadre; des branches de vigne se mêlent au corps des serpents. Ces compartiments, ou métopes uniformes, sont séparés par d'autres cadres carrés correspondant aux points d'appui; ces cadres contiennent des bucrânes parés de bandelettes. L'attique mesure un mètre de hauteur; il présente les mêmes divisions que l'architrave. Les parties de l'attique placées au-dessus des bucrânes ne sont pas décorées d'une manière uniforme. On y voit tantôt des trophées composés d'une cuirasse, de boucliers, de haches, de faisceaux et surmontés d'un casque, tantôt des guerriers armés: on y distingue même Hercule appuyé sur sa massue. Les divisions intermédiaires sont également variées. Les unes sont ornées de trois guirlandes formant festons, descendant de cinq grosses rosaces auxquelles elles sont attachées; des masques tragiques et comiques sont suspendus aux deux rosaces extrêmes. Les autres sont remplies par deux cornes d'abondance croisées, chargées de fruits; trois rosaces ornent le fond du bas-relief, la première placée au centre entre les deux cornes d'abondance, les deux autres à chaque extrémité: ces dernières supportent aussi de petits masques suspendus par une attache légère. Les caissons qui décorent le plafond du portique d'entrée, dans l'espace compris entre les colonnes, renferment des fleurs et des feuillages divers.

M. le commandant Moll a constaté autour du temple l'existence de portiques séparés du sanctuaire par un

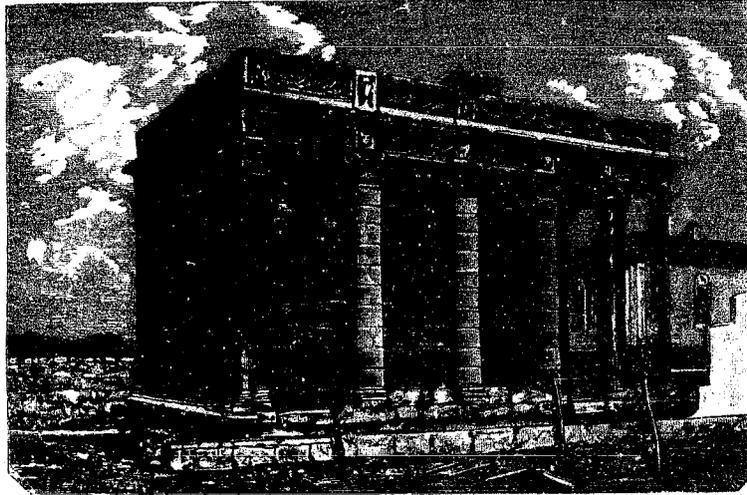
espace découvert d'une largeur de seize mètres dans un sens et de vingt-quatre mètres dans l'autre. Il a même eu le bonheur de retrouver la façade principale de cette enceinte qui était encore debout sur une longueur de huit à dix mètres. On comprend l'effet que devait produire le monument ainsi entouré.

La dénomination de *temple de Minerve* a été donnée à cet édifice parce qu'on a cru reconnaître des chouettes dans les caissons de la frise. On n'a pas réfléchi que l'oiseau de Minerve était rarement représenté les ailes déployées; vérification faite, ce sont des aigles qu'il faut voir sur la frise. Il serait donc beaucoup plus raisonnable de désigner ce monument sous le nom de *temple de Jupiter* jusqu'à ce qu'un texte ou une indication certaine nous éclaire plus complètement sur la divinité qui y était honorée.

Tébessa a été érigée en commune mixte le 6 no-

vembre 1868. On y compte, sans la garnison, deux mille trois cent soixante-dix habitants, dont deux cent cinquante-six Français, cent cinquante israélites avec leur rabbin, cent deux étrangers européens et mille huit cent soixante-deux musulmans.

Une grande partie des musulmans habitent le village de la Zaouia, à cinq cents mètres au sud de la ville. Ce village n'était peuplé autrefois que par des descendants du grand marabout Abd-er-Rahman; mais depuis l'occupation française plusieurs autres familles de la ville, chassées par les alignements ou les constructions modernes, ont été s'y établir. Les nègres, devenus libres par suite de notre domination, se sont groupés près du centre que nous occupons. Parmi la population rurale certains individus qu'aucun droit de propriété ne rattache au sol, et qui sont en partie nomades, s'adonnent à l'agriculture. Les



Temple dit de Minerve (façade latérale). — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

uns s'associent avec les habitants pour la culture des jardins ou l'exploitation des terres; d'autres se font métayers ou laboureurs.

Les anciens du pays racontent qu'une riche veuve originaire du Djerid tunisien vint s'établir avec ses enfants à Tébessa, il y a plusieurs siècles. Des alliances contractées avec les gens du voisinage enrichirent cette famille autour de laquelle se groupa bientôt un noyau de population spécialement adonné au commerce. Telle est, d'après la tradition locale, l'histoire des origines de la ville.

Les Koulouglis ont à Tébessa une influence prédominante; ils y sont nombreux: ce sont eux qui possèdent la plus grande partie du territoire de la banlieue. Ils descendent des soldats turcs envoyés par le dey d'Alger pour maintenir le pays dans l'obéissance. Ces soldats avaient pris l'habitude de se marier en arrivant à Tébessa; les uns répudiaient leur femme

ou divorçaient à l'amiable en quittant la garnison; d'autres cédaient leur compagne à leurs remplaçants. Les enfants nés de ces unions passagères ont formé ce groupe de Koulouglis chez lesquels se rencontrent des individus fort intelligents et beaucoup moins rebelles que les Arabes aux idées de progrès et de civilisation. Ils figurent aujourd'hui à la tête de la population indigène.

C'est en avant de l'arc de Caracalla, sur la route même de Carthage, que les jardins de Tébessa se présentent au touriste de la façon la plus abordable. Un vrai chemin macadamisé, bordé de grands peupliers, les traverse pendant quelques centaines de mètres. A droite et à gauche, deux petits ruisseaux d'une eau claire et limpide clapotent joyeusement au soleil et vont se perdre sous la verdure voisine. Chaque propriétaire a entouré sa parcelle d'un petit mur en terre, d'une haie d'aloès ou de figuiers de Barbarie,

quelquefois d'une palissade de figots au milieu desquels émerge le débris d'une antique inscription ou un vieux chapiteau qui paraît tout honteux d'avoir perdu ses volutes.

Les jardins des Européens sont faciles à distinguer de ceux des Arabes. Voici celui des zouaves. Une large dalle soutenue par quatre fragments d'un beau marbre africain

y sert de table, à l'ombre d'une tonnelle où le volubilis se marie gracieusement à la clématite. Tout y est propre, bien tenu, soigné. Dans de petits carrés tirés au cordeau les radis montrent discrètement leurs ventres rouges à l'alignement réglementaire, à côté des choux qui balancent sans façon leurs trognes vertes, humides de rosée. Infortunées victimes d'une civilisation raffinée ! chaque arbre porte au moins un nom ou une date ! souvenirs de guerre ou d'amour, qui vivent plus longtemps sur ces vieilles écorces que dans le cœur de ceux qui les ont tracés.

En face se trouve le jardin des chasseurs, moins coquet, mais plein de ressources suffisantes pour le bouillon de la cavalerie. Une petite porte en clayonnage y donne accès. Gare à l'imprudent qui essaye de la franchir ! S'il ne porte pas une culotte rouge et des éperons, un de ses mollets au moins manquera le soir à l'appel : le gros chien kabyle qui sert de concierge est féroce sur la consigne.

Cependant je crois qu'avec un peu de patience et quelques attentions on arriverait à faire goûter à ce

Cerbère les bienfaits du régime parlementaire, tandis que ses congénères des jardins arabes sont de véritables bêtes féroces avec lesquelles il n'y a pas à plaisanter. Ils cherchent à se dédommager sur les Européens du rhamadan perpétuel auquel leurs maîtres les soumettent. Pas de quartier pour qui n'est pas drapé dans un burnous !

Dans les jardins arabes le sol n'est pas retourné régulièrement. Les musulmans comptent un peu trop sur la Providence pour faire pousser les biens de la terre : cela leur réussit heureusement à Tébessa. Il est vrai de dire qu'ils ne se plaignent pas si la récolte est mauvaise : *C'était écrit !* ou bien *Dieu l'a voulu !* disent-ils dans leur insouciance. Avec un pareil système on est toujours content puisqu'on ne pense pas aux privations du jour, ni à celles du lendemain, mais on se prépare aussi des années de famine pendant lesquelles la mort fauche impitoyablement devant elle ceux dont l'heure semblait encore éloignée. Lors de la dernière disette les chemins étaient littéralement jon-



La famine. — Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.

chés de malheureux qui mouraient d'inanition ; ils avaient préféré rester près de leurs tentes plutôt que de gagner les chefs-lieux de cercle où le gouvernement français leur faisait distribuer des vivres. Au dernier moment ils s'étaient mis en route ; mais il était trop tard, leurs forces les trahissaient. Ils cachaient leur tête décharnée sous un lambeau de burnous et rendaient le dernier soupir à l'ombre d'une



Femmes arabes du cercle de Tébessa. — Dessin de Pransbnikoff, d'après une photographie.

touffe de ktaf ou dans le creux d'un ravin. On mangeait jusqu'aux ordures humaines, mais, détail plus horrible encore ! les mères dévoraient leurs enfants : les se précipitaient sur le cadavre encore chaud pour calmer les tortures d'une faim que rien ne pouvait assouvir. Un jeune garçon de douze ans, qui avait été recueilli à Tébessa par le saint prêtre de l'endroit, m'a raconté, sans être autrement ému, qu'il avait mangé sa petite sœur morte de faim, en compagnie de ses parents et de ses frères et sœurs. Les autres membres de la famille avaient expiré à leur tour ; lui seul restait survivant, et, grâce au dévouement de l'abbé Delapard, il avait pu éviter le sort qui l'attendait.

Les indigènes qui cultivent ces jardins y habitent pour la plupart tantôt sous une tente où ils font ménage commun avec leurs bestiaux, tantôt sous une hutte faite de branchages et de boue. A côté de ces demeures si primitives il y a ordinairement une rangée de ruches autour desquelles bourdonnent de nombreux essaims d'abeilles. On y récolte du miel excellent. Les femmes, dans certaines saisons, travaillent au métier ; elles font avec le poil des chèvres ou des chameaux d'excellente toile à tente ou confectionnent des *tellis*, c'est-à-dire de ces grands sacs à double poche qu'on place sur le dos des mulets et dans lesquels les Arabes transportent toute espèce de marchandise, depuis l'orge et les dattes jusqu'à la terre et au fumier.

Quelques-unes de ces familles ont pris possession de plusieurs vieilles tours romaines jetées irrégulièrement dans les jardins et sur tout l'emplacement de l'ancienne ville. Elles y vivent au milieu des immondices accumulées par le séjour de nombreuses générations. Ces tours sont tellement encombrées qu'il est très-difficile d'en examiner l'ancienne disposition. La fièvre y est en permanence et a imprimé son cachet livide sur le visage des malheureux qui les habitent.

Il existe encore une cinquantaine de ces tours, placées toutes au nord et à l'est de la ville actuelle : c'est près du marabout de Sidi Mohamed-Chérif, à

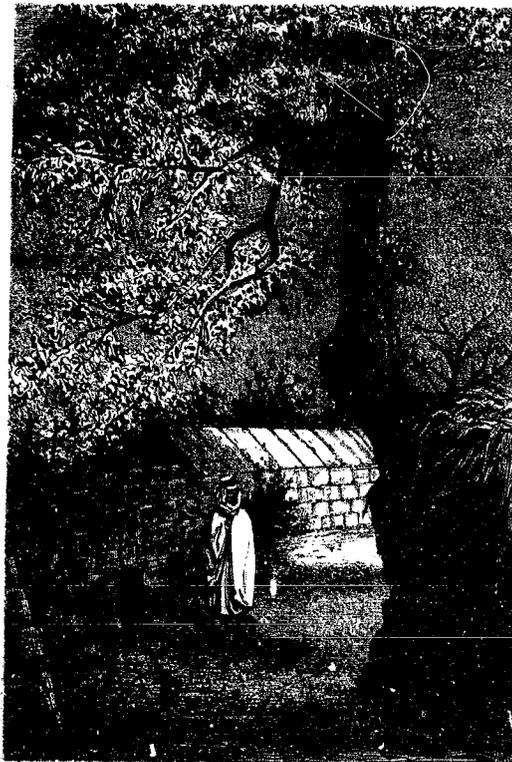
côté du chemin de Beccaria, qu'on les trouve en plus grand nombre. Beaucoup ont déjà été abattues ; leurs débris sont employés à la clôture des jardins ou à la construction des maisons européennes de Tébessa.

Quels pouvaient être l'utilité, le but véritable de ces tours ? Elles ont été élevées dans une idée de défense et appartiennent sans doute à l'ancienne enceinte de la ville : c'est la première pensée qui se présente à l'esprit. Mais si on veut se rendre compte du plan de cette enceinte et rechercher la façon dont ces tours étaient reliées les unes aux autres, on est obligé d'abandonner une partie de cette hypothèse, car on

n'obtient, en plan, que des lignes irrégulières et bizarres, un tracé, en un mot, qui ne peut avoir été imaginé par aucun ingénieur pour la défense d'une place. M. le commandant Moll, après un examen approfondi des lieux, a reconnu que la réunion par groupes de quatre, cinq et quelquefois six de ces tours, formait autant de systèmes défensifs complets, séparés et indépendants les uns des autres. Il a supposé qu'à l'époque des guerres contre les Maures les habitants s'étaient associés par quartiers et par groupes de maisons et avaient pris leurs dispositions pour faire de chacun de ces groupes une forteresse particulière. L'histoire est là pour appuyer cette ingénieuse explication. On sait, en effet, que, dans les dernières années de la domination vandale, les habitants

d'Hadrumète se virent obligés de fermer les ouvertures extérieures de leurs maisons et de les relier les unes aux autres pour se défendre contre les Maures. Les habitants de la ville maritime de Syllecte, dont les remparts avaient été ruinés, firent de même pour s'opposer aux incursions des Maures. Il paraît vraisemblable que ceux de Theveste imitèrent l'exemple des villes voisines pour s'opposer à des attaques auxquelles ils étaient plus exposés encore que les autres.

C'est aussi vers le même temps, au milieu du sixième siècle de l'ère chrétienne, en 540 probablement, que fut bâtie la citadelle byzantine dans l'enceinte de laquelle se sont développées successivement



Aqueduc antique dans les jardins. — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

la ville arabe et la ville moderne. Cette citadelle est l'œuvre d'un ingénieur militaire habile; elle est conçue d'après un plan régulier et a été très rapidement édifiée, ainsi que le démontre la nature des matériaux employés. D'immenses colonnes ayant appartenu à des temples détruits, des fragments de frise, des inscriptions funéraires ou monumentales, des sculptures, tout ce qui se trouvait sous la main des ouvriers servait à monter ces murailles destinées à préserver la ville d'une nouvelle destruction. Sans aucun doute, c'est après un affreux désastre qu'elles ont été élevées; les principaux monuments avaient été saccagés, la ville était ruinée. Au sud-est du quadrilatère on retrouve plus que partout ailleurs les traces de la précipitation des constructeurs.

Une inscription latine encastrée au-dessus de l'arc de triomphe, qui servait de porte à la citadelle,

fournit, du reste, la date de ce travail; elle contient des détails si précieux pour l'histoire que je ne puis résister au désir d'en donner la traduction :

† *Par la volonté divine, aux temps bienheureux où régnaient nos très pieux maîtres l'empereur Justinien et l'impératrice Théodora, après que les Vandales eurent été expulsés d'Afrique et que la race des Maures tout entière eut été anéantie par Solomon, très glorieux et très excellent maître de la milice, ancien consul, préfet d'Afrique, et patrice, la cité de Theveste a été reconstruite de fond en comble par les soins de cet éminentissime personnage.*

L'emphase de ce bulletin de victoire n'échappera à personne. Mais les Maures étaient si peu détruits qu'ils



Femmes de Tébessa. — Dessin de Pranshnikoff, d'après une photographie.

se soulevèrent de nouveau quelque temps après, et que Solomon lui-même fut tué dans un combat qu'il leur livra, en 543, précisément sous les murs de Theveste.

Quoi qu'il en soit, ce texte est fort intéressant puisqu'il contient la mention des événements contemporains de la première destruction de la ville et qu'il se rapporte sans aucun doute à la construction de l'enceinte actuelle. Une inscription du même temps, où le nom de Solomon se lit également à côté de ceux de Justinien et de Théodora, existe au-dessus de l'entrée du château byzantin de Mdaourouch (Madaure). Au Ksar-Sbohi (Gazaufula) et à Sétif (Sitifis) on en a retrouvé d'analogues dans l'intérieur de forteresses de la même époque. C'est une confirmation de ce que nous apprend Procope. « Pendant son second gouvernement d'Afrique, dit l'historien grec, Solomon ne songea qu'à gouverner avec modération et à

pourvoir à la sûreté du pays.... Il bannit à jamais tous les Vandales, hommes ou femmes, qui étaient restés en Afrique. *Il environna de murailles toutes les villes, fit observer exactement les lois, rétablit l'administration publique et rendit l'Afrique riche et heureuse par la sagesse de son gouvernement.* » En effet, dans les guerres précédentes presque toutes les villes de la Numidie et de la Byzacène avaient eu le sort de Theveste; partout Solomon fit élever des remparts nouveaux. On retrouve ces forts byzantins surtout au nord de l'Aurès, au Ksar-Cheddi, à Lambèse, Timgad, au Ksar-Baghaï, au Ksar-el-Ahmar, à Khenchela, Cherryia..., etc.; en Tunisie, celui d'Aïn-Tungar est un des plus considérables, mais aucun n'a l'importance et l'étendue de l'enceinte byzantine de Theveste.

Quel était donc ce Solomon qui a laissé tant de souvenirs en Afrique? Quelques lignes de digression

suffirent pour le faire connaître. Plusieurs historiens modernes le nomment à tort Salomon ; c'est une mauvaise forme de son nom.

Lorsque Bélisaire fut envoyé par l'empereur Justinien contre Gélimer, roi des Vandales d'Afrique, il avait pour lieutenant un officier distingué né en Orient, sur les frontières de l'empire, près de la ville de Dara. Cet officier se nommait Solomon. Après la prise de Carthage, en 534, Bélisaire le dépêcha vers l'empereur pour lui annoncer ses succès : Solomon resta à Constantinople. Quand Gélimer fut tombé au pouvoir des Romains, Solomon revint en Afrique. Il était chargé par l'empereur d'informer Bélisaire que Justinien lui laissait le choix de venir lui-même à Constantinople avec Gélimer et les Vandales, ou d'envoyer ses prisonniers et de rester en Afrique. Bélisaire savait quelles accusations on portait contre lui à la cour. Les envieux prétendaient qu'il voulait créer en Afrique un État indépendant : aussi il n'hésita pas à partir afin d'aller confondre ses calomniateurs. Il remit le gouvernement de l'Afrique à Solomon, lui laissant ses plus braves officiers et la plus grande partie de ses gardes. Il fallait réprimer le plus vigoureusement possible une insurrection violente des Maures, qui venait d'éclater en Byzacène et en Numidie. Justinien adressa de son côté à Solomon des renforts considérables commandés par Théodore de Cappadoce et par Ildiger, gendre d'Antonine, femme de Bélisaire. Comme on ne pouvait plus lever les impôts d'après les ordonnances et les registres administratifs établis autrefois par les Romains, l'empereur fit partir aussi deux de ses agents, Tryphon et Eustratius, chargés de faire une nouvelle répartition d'après la valeur des propriétés, ce qui indisposa beaucoup les habitants de l'Afrique.

Le nouveau gouverneur entra en fonctions dans un moment des plus critiques. Les Maures insurgés commettaient de nombreux ravages ; leurs cruautés se renouvelaient sans cesse ; ni le sexe ni l'âge ne trouvaient grâce devant eux. Chaque jour on annonçait le massacre d'une garnison ou le meurtre d'un des officiers les plus distingués de l'armée. Après avoir pourvu à la sûreté de Carthage, Solomon marcha contre eux avec toutes ses troupes. Il remporta une première victoire dans la plaine de Mamma, en Byzacène, puis les vainquit de nouveau près du mont Burgaon. Cette seconde bataille, dans laquelle périrent des milliers de Maures, ne coûta pas une goutte de sang aux Romains. La Byzacène était pacifiée : ceux des Maures qui survécurent s'enfuirent avec leurs chefs et allèrent rejoindre Iabdus, prince de l'Aurès, qui ravageait la Numidie. Le théâtre de la guerre se trouva transporté dans cette province.

Solomon, à la tête de l'armée romaine, dirigea une première expédition contre l'Aurès ; il vint camper sur les bords du fleuve Amigas, à peu de distance de la ville de Thamugadis (aujourd'hui l'henchir Timgad). De là il se porta dans la montagne avec toutes ses

troupes, mais, trompé par les Maures qui lui servaient de guides, il se vit forcé, aux approches de l'hiver, de rentrer à Carthage sans avoir obtenu aucun résultat. Là de nouveaux déboires l'attendaient. Une conspiration éclata au milieu de ses gardes ; il fut contraint de quitter l'Afrique. Il se rendit à Syracuse et supplia Bélisaire de se transporter à Carthage pour venger l'autorité impériale outrageusement méconnue par les soldats. Bélisaire accourut, battit les factieux à Membressa, mais revint immédiatement en Sicile. L'Afrique fut alors gouvernée par le patrice Germain, neveu de l'empereur ; mais, en 540, Justinien y envoya de nouveau Solomon. C'est pendant son second gouvernement que cet habile général couvrit l'Afrique d'un réseau de forteresses dont la citadelle de Tébessa est un des types les plus réussis.

Elle se compose d'une enceinte rectangulaire de trois cent vingt mètres de longueur sur deux cent quatre-vingts mètres de largeur. Cette enceinte est flanquée de quatorze tours carrées et percée de trois portes désignées aujourd'hui sous les noms de porte d'Aïn-Chela, porte Solomon et porte Caracalla. La porte de Constantine n'existait pas avant l'arrivée des Français. La première, comme je l'ai dit plus haut, sert à mettre en communication la caserne des zouaves et l'annexe du génie qui a été accolée à la muraille du côté sud. La porte Solomon s'ouvre à l'est sur le marché ; j'en ai déjà parlé. C'était la porte principale de l'enceinte ; c'est celle qui nous donne le véritable type d'une porte de citadelle byzantine au milieu du sixième siècle. Il y en a une semblable au fort de Mdaourouch. La voûte d'entrée est basse et étroite ; les pierres sont très bien appareillées ; c'est une des parties les plus soignées de la forteresse. La porte de Caracalla est formée par l'arcade nord d'un arc de triomphe à quatre faces qui est devenu lui-même une des quatorze tours de l'enceinte. Pour opérer cette transformation on s'était contenté de fermer les arcades est et ouest du monument par une maçonnerie en pierres de taille ; on avait bouché également l'arcade nord, mais en y réservant un passage étroit. Depuis l'occupation française ce remplissage, agrémenté par les réparations plus ou moins heureuses des Arabes, a disparu. Aujourd'hui ce magnifique arc de triomphe est débarrassé de tout ce qui l'obstruait ; j'en reparlerai tout à l'heure.

Je laisse un instant la parole à M. le commandant Moll qui a étudié cette enceinte avec la sûreté de coup d'œil et la connaissance pratique d'un ingénieur militaire :

« Les murs, dit-il, ont plus de deux mètres d'épaisseur, et, dans le principe, ils atteignaient une hauteur de neuf à dix mètres. A sept ou huit mètres environ au-dessus du sol, régnait un chemin de ronde crénelé qui faisait le tour de la place. Il était destiné à recevoir les défenseurs et à faire communiquer les tours entre elles. On y arrivait au moyen de trois escaliers placés chacun à côté d'une des portes. Tout le revê-

tement extérieur est en pierres de taille, posées par assises réglées, et tirées des ruines de l'ancienne ville. La maçonnerie des tours est dans un état de conservation remarquable; il est facile de voir que l'ingénieur a mis beaucoup de soin à leur construction. Trois ou quatre assises seulement de la partie supérieure sont tombées en quelques endroits, et on

peut constater sur place que la hauteur de ces tours était de dix-sept à dix-huit mètres. Elles étaient divisées en rez-de-chaussée et en étage, séparés l'un de l'autre par une voûte solide également en pierres de taille. L'entrée de l'étage était de plain-pied avec le chemin de ronde. Pour recouvrir l'étage, il y avait une deuxième voûte formant plate-forme, qui était



Porte de Solomon. — Dessin de H. Catenacci, d'après une photographie.

reliée au chemin de ronde par un escalier adossé contre la face intérieure de la tour. Sur cette plate-forme on installait les engins de guerre alors en usage. Des deux côtés de chaque tour, à l'angle formé par les flancs avec les murs de courtine, et à hauteur du chemin de ronde, existait une petite guérite en pierres de taille destinée à recevoir une sentinelle. Ces guérites étaient munies de deux créneaux, l'un sur-

veillant dans sa hauteur et sa longueur la partie de courtine adjacente, l'autre ayant vue en avant sur la campagne. Il n'existe aucune trace de fossé et l'on pouvait arriver de plain-pied jusqu'à la base du mur d'enceinte. »

Depuis plus de douze siècles ces fortes murailles ont évité aux gens de Tébessa des malheurs de tout genre, et, sans l'invention bisornue d'un officier du

génie, l'ancienne serait encore intacte. L'arc de triomphe se trouve justement sur le côté nord qui montre, comme autant de blessures nouvelles, ses tours décapitées et sa brèche béante, œuvre de destruction accomplie sur ces vieux remparts par les hommes chargés de les conserver.

L'arc de triomphe de Tébessa est un édifice important : c'est un des monuments les plus remarquables qui aient survécu à l'effondrement de la puissance romaine en Afrique. Le vandalisme même de Solomon, qui en fit un des bastions de son enceinte, a servi à nous le conserver. Il est construit en pierre calcaire très blanche, d'un grain tendre et fin, parfaitement choisie pour recevoir les nombreuses sculptures dont il est orné. Aucun marbre n'a été employé dans sa décoration. Situé un peu en avant de l'enceinte, comme une grosse tour de courtine, il appuie sur le mur byzantin les flancs de sa face postérieure et se confond avec la fortification.

Son plan est exactement carré. Il en résulte, en élévation, quatre façades symétriques. C'est ce qui lui a fait donner l'épithète de *quadrifrons*. On ne connaît qu'un seul exemple d'un plan analogue parmi les arcs de triomphe antiques encore debout, celui de l'arc de Jaques à Rome; mais l'arc de Tébessa est infiniment plus riche et plus élégant. Il est évident, d'après cette disposition, que le monument était isolé et décorait une place publique.

Chaque façade est décorée de quatre colonnes corinthiennes, deux de chaque côté de l'ouverture. Ces colonnes sont placées deux à deux sur des bases rectangulaires en saillie et soutiennent un entablement également en saillie. Chaque colonne correspond à un pilastre de même hauteur, légèrement en relief sur le mur du fond, de sorte que le nombre total des pilastres est égal à seize, comme celui des colonnes.

Le massif du monument occupe une surface de dix mètres quatre-vingt-quatorze dans ses deux dimensions.

Le dessous des voûtes était caissonné. Les caissons étaient remplis par des rosaces épanouies aux feuilles finement découpées; malheureusement les dégradations subies par cette partie de l'édifice laissent à peine deviner les sculptures. On les retrouve dans un état parfait de conservation entre les pilastres et les colonnes des façades ainsi que dans les intervalles des modillons. Du côté ouest, cette décoration est particulièrement intacte au-dessous du linteau que supportent les colonnes. On y voit une tête étrange dont la chevelure est formée par des pinces de crabe ou de homard; la barbe se compose d'épaisses feuilles d'eau qui vont rejoindre les enroulements voisins. Deux grandes palmettes encadrent cette tête.

C'est encore du côté ouest qu'on peut voir, dans les parties les mieux conservées, la petite frise qui surmonte les cintres de la porte; elle consiste en un enroulement de feuillage semé de petites rosaces et bordé de raies de cœur. Au-dessous de ce petit bandeau, à la hauteur de la clef de voûte de chaque ar-

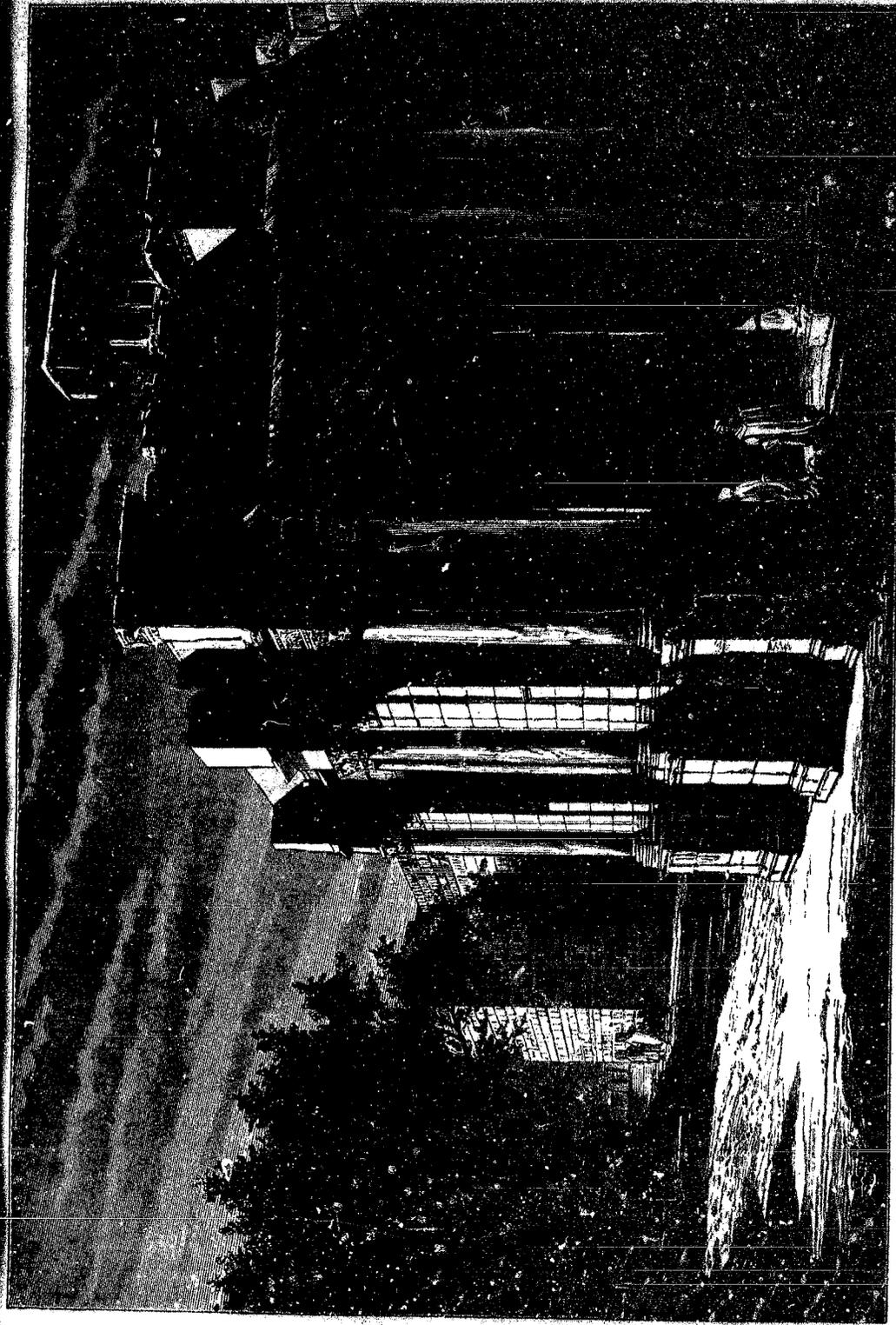
cade, sont sculptés quatre grands médaillons décorés chacun d'un buste en relief. Ces bustes ont été tous mutilés, à l'exception de celui de l'ouest qui représente une femme avec une coiffure tourelée. C'est la personnification de la ville antique, c'est la *Tutela* de Theveste. Au-dessous, un aigle, les ailes éployées, et tenant un foudre dans ses serres, semble soutenir le médaillon.

Chacune des quatre faces de ce beau monument portait une inscription apprenant aux passants et aux voyageurs à quelle époque il avait été construit et en l'honneur de quel personnage. L'inscription de la façade nord n'existe plus; l'entablement est complètement démolé jusqu'à la hauteur des chapiteaux des colonnes. Les autres sont encore en place. Celle qui regarde la ville, quoique presque entièrement détruite, peut se restituer avec certitude : elle contenait les titres et les noms de l'empereur Caracalla; les éléments chronologiques qui y sont joints prouvent que le monument a été élevé en son honneur en l'année 214; les deux autres sont dédiées l'une à Julia Domna, mère de l'empereur, et la seconde au divin Septime-Sévère, son père. L'épithète de *divus*, placée devant le nom de Sévère, indique que cet empereur était déjà mort au moment de l'achèvement de l'arc de triomphe, puisqu'il avait été mis au rang des dieux.

Les grandes frises où sont gravées les inscriptions sont couronnées par une corniche couverte de sculptures; au-dessus règne un petit attique très simple servant de base à un édicule à quatre colonnes. Ce tétrastyle était disposé pour recevoir la statue de Caracalla.

Pendant les treize siècles de sa captivité forcée, depuis le jour où Solomon l'emprisonna dans sa forteresse jusqu'aux premiers temps de la domination française, l'intérieur de l'arc formait une grande chambre où veillaient, à tour de rôle, les soldats chargés de garder la porte de la ville. Souvent, quand l'hiver étendait sur les champs voisins son manteau de neige glacée, les passants attardés s'arrêtaient un instant devant la flamme claire et joyeuse qui réchauffait les soudards turcs. Les murs des pieds-droits intérieurs sont encore noirs de la fumée de ces feux de corps de garde. Sous la couche épaisse de suie qui a pénétré dans la pierre tendre on peut lire une longue inscription, en petits caractères, qui complète l'histoire de cet arc de triomphe. Elle nous fait connaître les circonstances dans lesquelles il a été élevé et nous apprend le nom du généreux citoyen qui a enrichi la ville d'un pareil édifice. C'est l'extrait du testament de Caius Cornélius Egrilius, préfet de la quatorzième légion, enfant de Theveste probablement, parvenu aux honneurs, loin de sa patrie, sous les drapeaux de Septime-Sévère. La quatorzième légion avait ses quartiers en Pannonie.

Ce personnage institue pour héritiers son frère Fortunatus et sa sœur Quinta et leur confie l'accomplissement de certains legs :



Arche de triomphe à quatre faces, élevée en 214, sous le règne de Caracalla (voy. p. 89). — Dessin de G. Moynet, d'après nature.

« 1° Ils doivent élever un arc de triomphe surmonté de deux tétrastyles contenant les statues des Augustes, et placer dans le forum celle de la sage Minerve. Deux cent cinquante mille sesterces seront employés à l'exécution de ces travaux. » — Nous avons vu que l'arc avait été achevé en 214. Le testament est certainement antérieur au mois de mai 212, date du meurtre de Géta, puisque Egrilianus parle au moins de deux statues impériales à placer sous les tétrastyles. Caracalla ayant fait assassiner son frère, la statue de Géta fut supprimée, de même que son nom fut rayé de tous les monuments publics après ce tragique événement.

« 2° Une seconde somme de deux cent cinquante mille sesterces doit être remise à la municipalité. Celle-ci, en échange, sera obligée de donner des jeux publics aux habitants, dans l'intérieur des thermes, à certains jours déterminés. Ces jours sont au nombre de soixante-quatre et très inégalement répartis dans les différents mois. Pendant le seul mois d'avril, par exemple, il devait y avoir seize représentations.

« 3° Une troisième disposition charge les héritiers d'enrichir le trésor du capitol de Theveste d'un certain nombre de plats d'argent et de vases précieux en or. » — D'autres capitales africaines possédaient d'importants trésors. L'inventaire de ce que contenait celui de Cirta (Constantine) nous a été en partie conservé.

La seule sentinelle qui veille maintenant au pied de cette merveilleuse entrée de ville est un mendiant arabe, cul-de-jatte, couvert de vermine, à peine vêtu, plus difforme que Quasimodo. Sans jamais se lasser, il remplit l'air de ses cris monotones qui ressemblent à un chant funèbre et dans lesquels revient sans cesse le nom d'Allah ! Les gens de la ville le considèrent

comme *mahout*, c'est-à-dire privé de raison. On ne lui vient point en aide, mais on le respecte, et quiconque se moquerait de lui ou lui fait du mal serait maudit de Dieu ainsi que tous les siens. Quand il mourra on lui fera des funérailles magnifiques ; il sera mis au rang des marabouts les plus vénérés. Chacun se disputera la faveur de toucher son corps ou l'honneur de contribuer à l'érection de son tombeau. Les étoffes les plus soyeuses serviront à l'ensevelir. Aujourd'hui

c'est à peine s'il peut couvrir sa nudité ; il cherche sa nourriture dans les ordures du ruisseau ou ramasse, pour son dîner, les grains d'orge qui s'échappent des tellis arabes.

J'ai assisté à Tébessa à un enterrement primitif fait par les indigènes à un mendiant plus repoussant encore et qui ne méritait guère leurs sympathies. C'était un vieil ivrogne à qui l'absinthe avait détraqué la cervelle. Ayant, je crois, servi dans les turcos, il avait pris dans nos villes l'habitude toute gauloise de s'enivrer. A Tébessa on l'avait surnommé *Napoléion*, parce qu'il prononçait ce mot d'une manière risible ; il le criait toujours sur la place pour se faire donner des sous par les passants. Je vois encore son burnous tellement rapiécé qu'il ne restait plus une maille de

l'ancien tissu ; on n'apercevait que des reprises en tous sens, et Dieu sait quelle couleur il avait ! On conserve aujourd'hui comme une relique ce précieux vêtement, car, depuis qu'il a rendu sa belle âme à Dieu, le vieux fou a été canonisé. C'est le cas de dire avec la sainte Écriture : *Bienheureux les pauvres d'esprit !*

ANT. HÉRON DE VILLEFOSSE.

(La suite à une autre livraison.)



Un vieux mendiant à Tébessa. — Dessin de Praniatnikoff, d'après une photographie.